29 MARS 1952

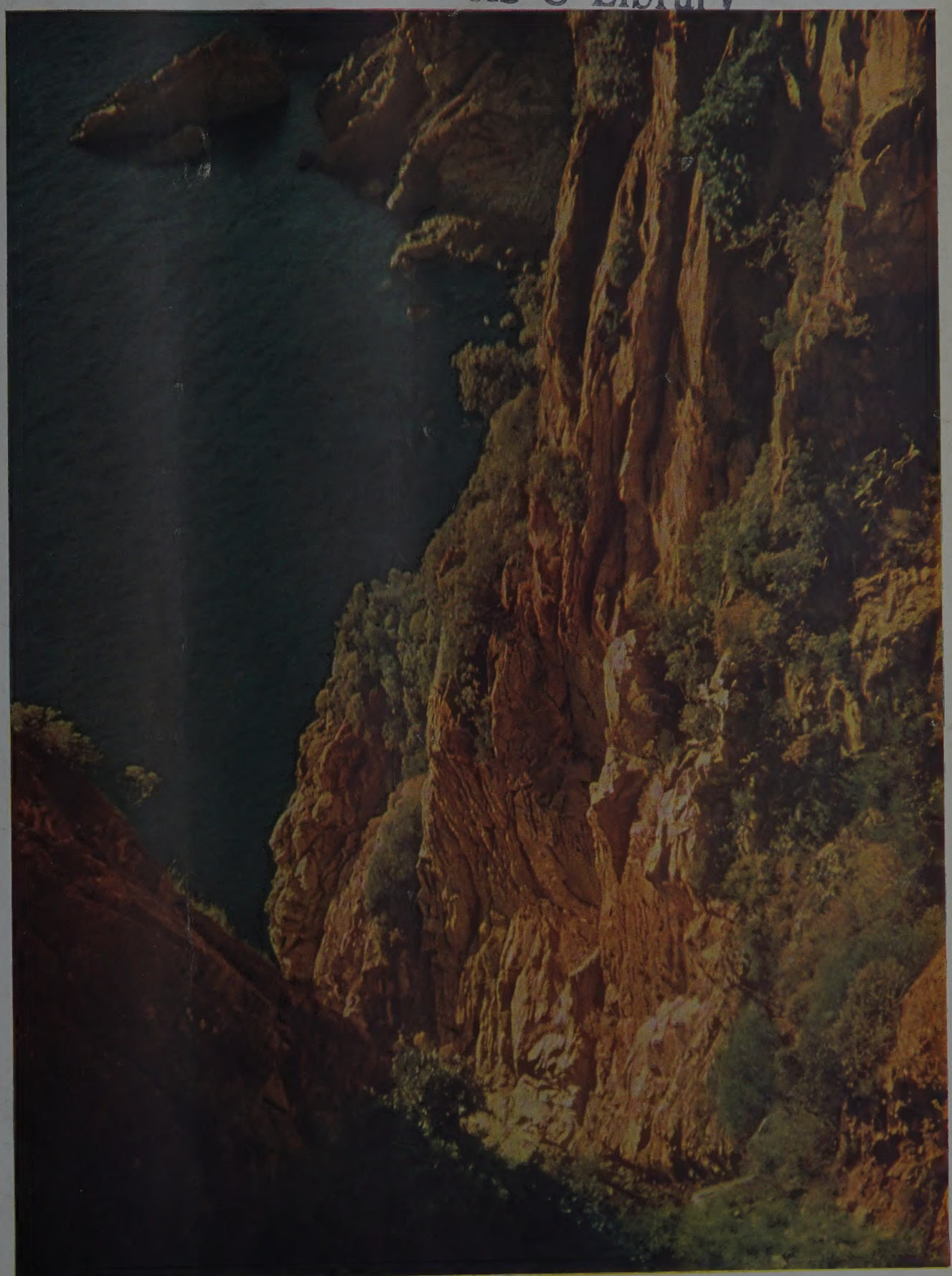
France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 337 - 100 FRANCS

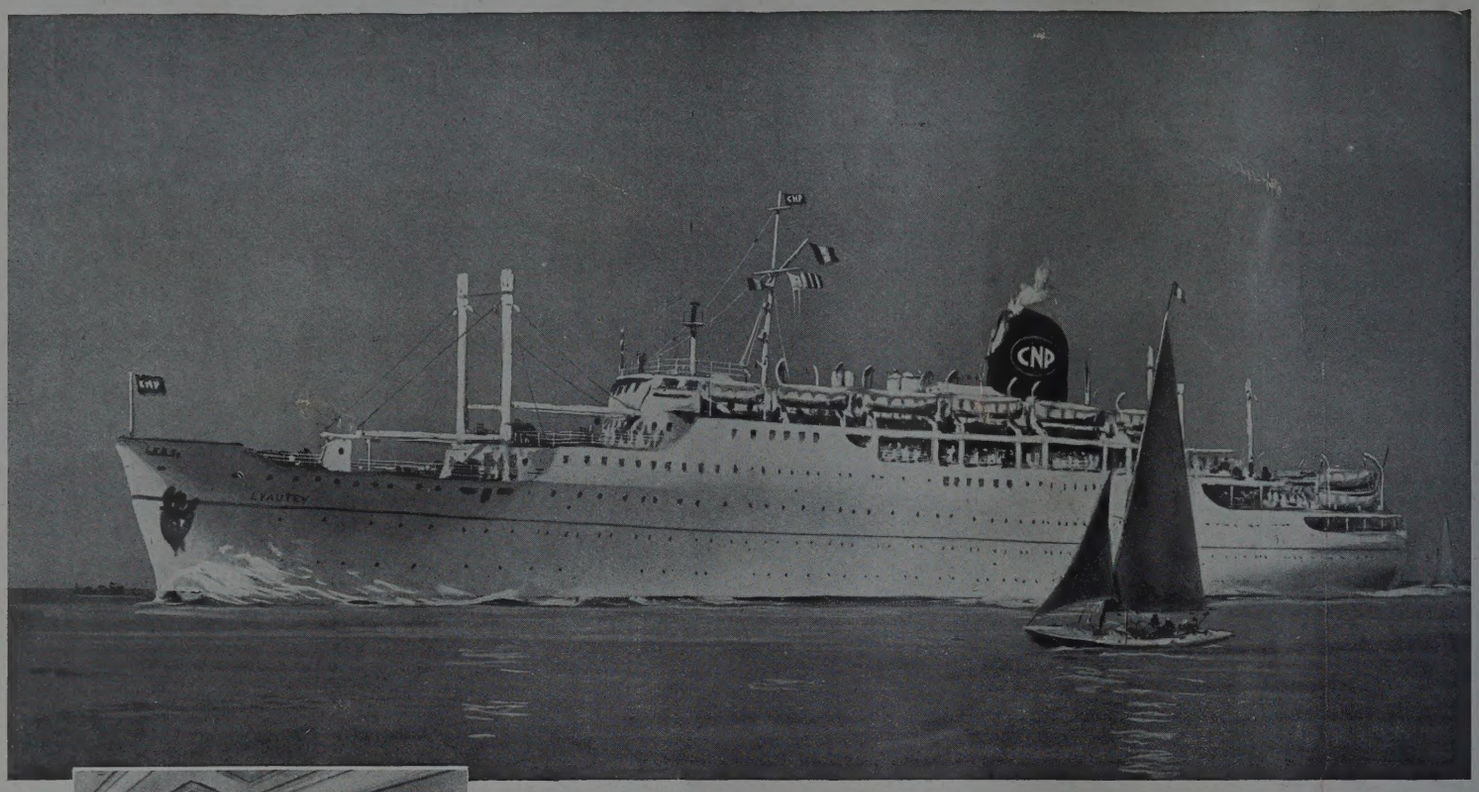
Illinois U Library

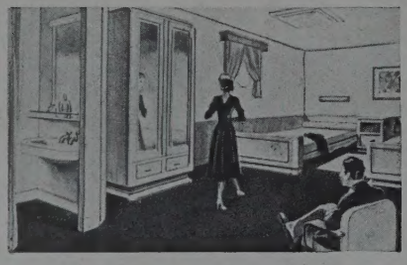


LA CORSE VUE PAR PIERRE BENOIT

Grand voyageur, Pierre Benoit, de l'Académie française, a parcouru en tous sens la Corse, à laquelle il a voué une ferveur enthousiaste. Dans l'article qu'il a bien voulu écrire pour notre revue, le célèbre romancier traduit son amour de l'île de Beauté, dont nous reproduisons ici un des sites les plus justement célèbres : les calanques de Piana.

LE PAQUEBOT "LYAUTEY"





vous mènera

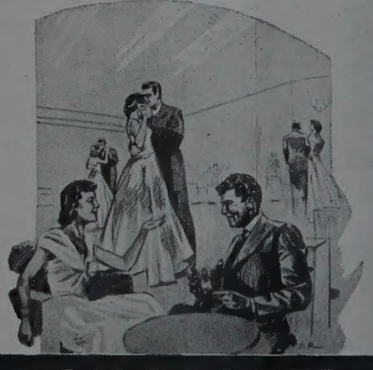
de MARSEILLE *à* CASABLANCA *en 40 heures*
de MARSEILLE *à* DAKAR *en 100 heures*

Le "PAQUEBOT" est le seul moyen de transport grâce auquel le voyage devient un plaisir.

Dès le départ, votre délassement commence : vous laissez au rivage tous les soucis "terrestres" pour une magnifique détente, et vous arrivez reposé, en pleine forme, sans même vous être aperçu que vous étiez passé d'un climat à un autre, sans que votre organisme ait souffert d'une transition trop rapide.

Le "LYAUTEY" vient compléter aujourd'hui la flotte de paquebots, *"DJENNÉ"*, *"KOUTOUBIA"*, *"AZROU"*, *"AZEMMOUR"*, que la Compagnie de Navigation PAQUET met à votre disposition sur les lignes du MAROC et du SÉNÉGAL, par la Méditerranée.

En même temps qu'un grand confort : cabines spacieuses à ventilation forcée, grands salons, bars, fumoirs, salle de jeux pour les enfants, CINÉMA, promenades, veranda, vous trouverez à bord du *"LYAUTEY"*, une table exquise et le personnel PAQUET **totalement à votre service.**



Etant donné la fréquence de départs
(13 départs mensuels à l'aller comme au retour). . .
il y a toujours un paquebot PAQUET pour vous.

Profitez donc des vacances de Pâques pour voyager

COMPAGNIE DE NAVIGATION PAQUET

"La ligne du Maroc et du Sénégal par la Méditerranée"

PARIS 4, Rue des Capucines
MARSEILLE 90, Boulevard des Dames
PORT-VENDRES 13, Quai Pierre-Forgas

ET TOUTES AGENCES DE VOYAGES

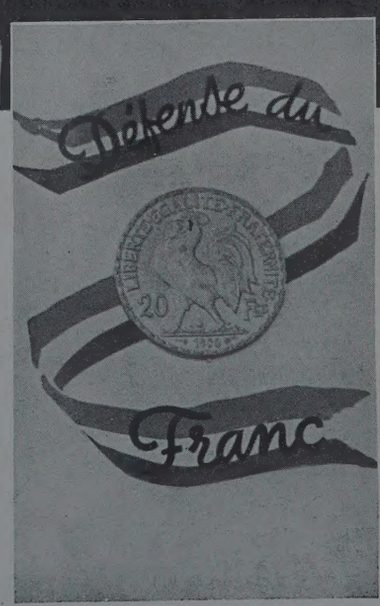
SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE PUBLICITÉ

8me ANNÉE — NUMÉRO 337 29 MARS 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

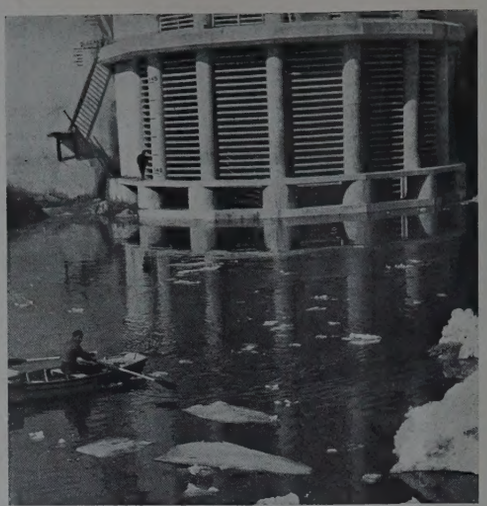
DÉFENSE DU FRANC

Pour combattre l'inflation et la dégradation monétaire, M. Pinay, qui se défend autant d'être un faiseur de miracles qu'un doctrinaire, entend tout d'abord juguler la hausse des prix, source de déséquilibre social. Une première offensive pour la « défense du franc » a été improvisée dans les grands magasins de la capitale et de plusieurs grandes villes, où une baisse de 5 à 10 % a été appliquée sur une centaine d'articles utilitaires. Quoique modeste encore, ce renversement de la tendance a été accueilli avec sympathie par le public. S'il s'étend aux denrées d'alimentation essentielles, il est de nature à provoquer ce choc psychologique sur lequel compte le chef du gouvernement pour réaliser dans un climat de confiance son programme de redressement.



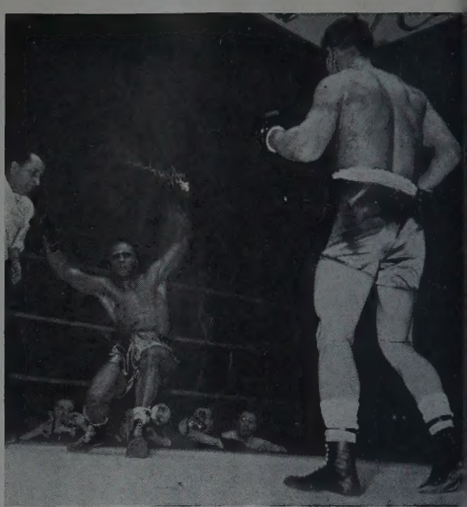
ACTUALITÉS MONDIALES DE

PARIS. Au palais de Chaillot le drapeau des Nations Unies a été amené au pied des bâtiments de l'Assemblée, qui ont été rendus à la France par le secrétariat général de l'O. N. U. au cours d'une brève cérémonie.



VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

TIGNES. En dépit de la protestation des « résistants » de ce village, la mise en eau du barrage édifié par l'E. D. F. s'est effectuée sans incident au jour fixé. La montée du lac artificiel se poursuit inexorablement à raison d'un mètre par jour, et les derniers habitants devront, sous peu, dire adieu à leur demeure.



PARIS. Grâce à sa frappe puissante, qui lui perm à plusieurs reprises de mettre son adversaire difficulté, Laurent Dauthuille est sorti vainqueur, peu, de la rencontre qui l'opposait au noir Hay

LONDRES. Le duc d'Edimbourg a survolé la Manche, comme touriste, à 850 km.-h., sur le *Comet*, le premier avion de transport à réaction, qui assurera sous peu le service régulier Londres-Johannesburg.

KIRITAPPU. L'aspect désolé de ce village japonais dit assez qu'il n'a pas échappé au séisme et au raz de marée consécutif qui ont fait, dans l'archipel, des dizaines de morts et des milliers de sans-abri.

LE CAIRE. Tandis que 25 émeutiers passaient jugement devant le tribunal militaire, le gouverneme s'attaquait au puissant parti du Wafd en mettant résidence forcée deux de ses leaders, dont Seraggedi

TUNIS. En dépit d'une légère détente, les extrémistes nationalistes se sont livrés encore à plusieurs attentats, dynamitant notamment un commissariat de police où un militaire a été tué et plusieurs blessés.

ROME. Le printemps s'est montré précoce dans la capitale italienne, et, place d'Espagne, sous le soleil déjà chaud, les arbustes sont couverts de fleurs devant l'escalier qui monte vers l'église.

MUNICH. Afin de montrer aux jeunes écoliers l risques qu'ils courent en traversant les rues à légère, les autorités ont décidé de les initier p des expériences pratiques aux règles de la circulatio

A SEMAINE

IGON. A l'occasion de la fête de l'Indépen-ce, les formations de jeunesses ont défilé avec les apes vietnamiennes devant S. M. Bao Daï, le géné- Salan, le gouverneur général et S. E. Tran Van Hu.

RIS. Notre éminent collaborateur, M. Georges hamel, à l'inauguration de la magnifique exposition richesses de la librairie française. MM. André urois et Emile Henriot étaient également présents.

ILWAUKEE. Ce vol de canards fendant l'air ec un grand bruissement d'ailes, dans des attitudes gnes du pinceau des maîtres japonais, est dû au ssage bruyant d'une auto devant le parc zoologique.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Si les hommes de notre temps, harcelés comme nous les voyons de mille soucis absurdes, sont encore capables de se replier sur eux-mêmes, de réfléchir, au vrai sens du mot, c'est-à-dire de revenir sur leurs pas, et de juger, dans l'intimité de leur être, je fais des vœux pour qu'il leur soit donné de visiter l'exposition qui s'est ouverte à Paris, il y a quelque temps, et qui porte une devise que l'on m'a fait l'honneur d'emprunter à l'un de mes écrits : *la Civilisation du livre.*

Jamais, avouons-le, méditation n'aura été plus nécessaire. Cette civilisation, la nôtre, qui dure depuis des siècles et que j'appelle la civilisation du livre parce qu'elle salue, dans le livre, son instrument essentiel, cette civilisation va-t-elle sombrer dans la grande crise du XX^e^ siècle ? Dès qu'ils voient, même pour un temps bref, le public se détourner du livre, se détacher du livre, les éditeurs et les libraires poussent des soupirs d'angoisse. Je ne dis rien des auteurs : ils sont l'innocence même et ne semblent pas toujours comprendre la gravité des problèmes de cette sorte. C'est aux philosophes que j'adresse ma question, c'est aux observateurs de nos sociétés frénétiques. C'est à eux que je demande un avis sur le sort que l'avenir réserve au livre, instrument de connaissance et de culture.

A vrai dire, je ne suis pas, pour mon compte, plus inquiet que de raison. Certes, les appareils de la technique moderne posent des questions pressantes aux serviteurs des arts anciens. La photographie se charge désormais de maintes fonctions dont s'acquittait autrefois la peinture ; la photographie, qui n'est pas exactitude, comme on se plaît à le croire, mais déformation, choix arbitraire, embellissement et enlaidissement imprévisibles. Pourtant la photographie et le cinéma, je l'annonce, ne tueront pas la vieille tapisserie, ne tueront pas le vitrail, ne tueront pas la peinture murale, ou alors l'humanité tombera vraiment très bas. Le cinéma ne tuera pas le théâtre : il pourra seulement, dans les pays neufs, lui barrer la route. Tant pis pour les pays neufs ! La radio et les enregistrements mécaniques ne tueront pas le livre. Même si l'humanité s'enfonçait dans la tourmente, au point de couler à pic, il y aurait toujours, ainsi qu'au moyen âge, quelques sages pour conserver la tradition salvatrice, dans le silence et la retraite.

★

Que le livre soit, outre la valeur qu'il possède comme entrepôt de nos recettes, que le livre soit un ornement délicieux pour la maison de l'homme, voilà ce que l'on peut comprendre en visitant l'exposition qui est à l'origine de cette méditation vagabonde. Que le livre soit bel à voir, doux au toucher quand il est bien vêtu, ce sont d'aimables considérations adjuvantes. Que, sans le livre, il soit impossible de faire un véritable effort de culture, les vrais travailleurs ne le savent que trop. Mais hâtons-nous d'arriver à la valeur de témoignage qu'il faut accorder au livre. Bien corrigé, bien imprimé sur un papier fort et pur, le livre est un témoin que l'on ne saurait faire mentir. On peut gratter, caviarder. Cela se voit ! Cela ne tarde pas à susciter la réprobation. Le livre est difficilement corruptible. Mais que dire de ces enregistrements sur fil ou sur ruban que l'on peut si bien modifier qu'il est possible, à un praticien adroit, à un coupeur habile, de transformer une négation en affirmation ? Voilà ce que la technique nous réserve, entre autres prestiges, entre autres artifices et supercheries.

Saluons donc le livre, instrument de l'esprit, le livre, témoin incorruptible d'une civilisation que l'on peut juger sur ses meilleures œuvres, sans crainte de se tromper.

SUR LA R. C. 6, DANS UN DÉLUGE DE FER ET DE FEU

★

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

LUCIEN BODARD

★

Des informations récentes, aussi sensationnel
que tendancieuses, présentaient la position d
forces franco-vietnamiennes comme des p
inquiétantes. Le ministre des États Associés a so
ligné que cette campagne alarmiste s'expliqu
d'autant moins que, grâce à l'entrée en action d
unités rendues libres par l'évacuation d'Hoa-Bi
les infiltrations des Viets étaient en voie d'élim
nation. Dans l'article ci-dessous, qui nous parvie
d'Hanoï, notre envoyé spécial met au point po
nos lecteurs, avec une totale objectivité, les mo
de cette évacuation, son déroulement méthodiq
et le changement de situation qui résulte, dans
Delta, de cet appoint de troupes expérimenté
et aguerries par les durs combats de la R. C.

QUELQUES jours se sont écoulés, les événements se sont décantés et maintenant l'évacuation d'Hoa-Binh apparaît dans plus de clarté, en toute sa signification.

A Xuanmai, là où la R. C. 6 débouche des montagnes, j'ai assisté à l'arrivée des premières troupes. Jamais opération n'avait été plus difficile, plus dangereuse. Qu'on pense aux menaces. D'abord cette rivière Noire à franchir sous le feu de l'ennemi des heures et des heures durant, jusqu'à ce que tous les hommes et tout le matériel accumulés dans la cuvette d'Hoa-Binh en fussent sortis. Et puis la route où, sur plus de 30 kilomètres, l'infinie caravane de 20.000 soldats allait cheminer en un mince ruban, juste en dessous des montagnes surplombantes et peuplées d'ennemis. Et sur tout cela planait malgré tout le souvenir du désastre antérieur, de l'épopée tragique survenue sur une autre route aux initiales presque semblables — cette R. C. 4 qui elle aussi traversait la jungle, par où s'était aussi engagée une garnison qui évacuait. Il y avait quand même, au début du retrait d'Hoa-Binh, une réminiscence de Caobang et de Dong-Khé.

Quand tout fut terminé, quand l'évacuation eut abouti avec comme seules pertes 70 tués, une trentaine de disparus et 250 blessés, alors le colonel de Castries — qui avait mené la phase la plus délicate de l'affaire — me déclara : « J'aurais préféré diriger une attaque même contre une position solidement fortifiée que de commander une pareille opération, qui exige une si extraordinaire minutie, une telle discipline des troupes et où, malgré tout, il suffit d'un accroc pour provoquer un malheur. On vient de réaliser un exploit technique qui demeurera un exemple classique dans les écoles de guerre. »

LE SECRET D'UNE RÉUSSITE

LA réussite, elle fut d'abord due au secret. Le général de Linarès fit lui-même à la main, avec seulement cinq officiers, sans même une secrétaire, les plans et les cartes. C'est au dernier moment que les ordres furent communiqués aux états-majors et aux principaux exécutants. Auparavant le général de Linarès avait même imaginé toute une série de ruses pour persuader l'ennemi de notre volonté de demeurer à Hoa-Binh. En tout cas les Vietminh, qui avaient tout préparé pour une éventuelle évacuation, commencèrent à ne plus y croire. Ils se préparaient de plus en plus à un siège ou, plutôt, à un étouffement infini d'Hoa-Binh. Ce fut alors, quand l'ennemi ne s'attendait plus à l'évacuation, que les Français la firent.

La réussite est due à la conception totale de l'évacuation, à un véritable mécanisme d'horlogerie qui fonctionna sans qu'aucune route, sans qu'aucun engrenage se coinçât. Ce fut vraiment l'opération combinée où tout — les groupes mobiles les uns après les autres, les canons, les blindés, les avions en quasi-permanence — entrait dans le jeu pour faire un rideau d'acier autour de l'écoulement des hommes, de ces fantassins épuisés. Qu'on imagine la manœuvre : partout la colonne, cette masse qui se repliait sur la route, protégée sur les flancs, sur l'arrière par les forces normales de la R. C. 6 ; celles-ci, leur mission accomplie, se rabattaient pour s'ajouter à la queue de l'immense convoi. Un véritable système de boule de neige, avec le ramassage successif des unités et des garnisons habituellement implantées là. L'artillerie, en quarante-huit heures, tira 20.000 obus pour faire, le long de la route, un véritable corridor de protection par des barrages successifs. Les batteries se repliaient au fur et à mesure, de position en position. Des chars étaient là pour intervenir au cas où, en une quelconque portion, la R. C. aurait échappé au pouvoir de l'artillerie. Enfin le crachin épais des jours précédents se leva heureusement, en sorte que vers midi les chasseurs et les B. 26 purent donner à plein, avec leur napalm, leurs bombes et des rideaux de fumigène là où il était nécessaire que l'ennemi ne pût pas voir.

L'évacuation, elle fut accomplie dans une débauche de feu et de fer, dans une sorte de grandiose dantesque. Qu'on se représente ces scènes — les masses rouges qui, de leurs hauteurs, essaient vainement de se ruer sur la colonne étirée en bas sur des kilomètres ; en même temps toutes les armes lourdes de l'ennemi, ses canons de 75, ses canons sans recul, ses bazookas, ses mortiers, ses mitrailleuses qui se dévoilent, qui s'acharnent sur nos troupes en retraite ; l'extraordinaire puissance du contre-matraquage français d'aviation et d'artillerie contre les vagues humaines, contre les pièces des Vietminh. Le résultat fut un véritable carnage parmi les soldats d'Ho Chi Minh. Le colonel de Castries me dit textuellement : « Nous avons tué plus de Vietminh dans cette évacuation qu'au cours de tout le mois passé. Cette fois l'ennemi est sorti de ses trous et de ses grottes, il s'est démasqué. Cela a été de la vraie bataille, face à face. »

DES HEURES HÉROIQUES

CEPENDANT il y eut des heures intenses. Tout d'abord dans Hoa-Binh même. Toute la nuit du 23 au 24 février le matériel lourd accumulé là-bas avait été transporté, tous feux éteints, à travers la rivière Noire, sur ces frêles embarcations que sont les portières, les L. C. M., les M2. A l'aube les bataillons commencèrent à passer. A 8 h. 30 ne restait plus en position, pour couvrir les embarquements, qu'un bataillon de légion sous les ordres du commandant Vaillant. Alors les Vietminh apparurent partout à la fois, par devant et par derrière, ils s'installèrent même sur le chemin menant à l'embarcadère. Les légionnaires, impassibles, repoussèrent leurs assauts à la grenade et à la mitraillette. Enfin un bombardement au napalm leur ouvrit une trouée dans les rangs ennemis. Mais les Vietminh se reformaient, et le bataillon, pour parvenir au fleuve, se scinda en deux groupes. Deux compagnies gagnèrent la rivière Noire en traversant un champ de mines français. Les deux autres, longeant la route normale, connurent un moment critique : elles se trouvèrent coincées entre des marécages, un bombardement français d'artillerie trop rapproché et un bouchon ennemi. Les Vietminh se jetèrent par vagues entières sur elles ; ce

EXPLOIT TECHNIQUE SANS PRÉCÉDE

L'ÉVACUATION D'HOA-BINH DOIT PERMETT

LE NETTOYAGE DU DELTA AVANT LA SAISON DES PLU

fut encore une fois l'aviation qui fit une trouée par le napalm. Finalement les derniers légionnaires, emmenant leurs blessés, s'embarquèrent sous le feu — avec les Vietminh à moins de 100 mètres.

Toute la matinée du 24 février les bataillons d'Hoa-Binh, les uns après les autres, remontèrent la R. C. 6 du débarcadère de Ben-Ngoc jusqu'au poste de Xom-Pheo, sous un feu égal à celui des guerres européennes. Nos soldats avançaient en file indienne par un chemin se tortillant déjà dans la jungle, tandis que nos canons par des barrages constants empêchaient l'ennemi de se ruer sur eux.

A 11 heures le colonel de Castries attendait encore vainement au poste de Xom-Pheo, où la R. C. 6, quittant la vallée de la rivière Noire, s'enfonce à angle droit dans la chaîne. Une batterie vietminh, établie en face, de l'autre côté du fleuve, prenait en enfilade cette trouée et, depuis l'aube, assommait le poste. Les obus de mortiers pleuvaient aussi. Mais là cependant n'était pas la préoccupation majeure du colonel de Castries. Dans la vallée il n'apercevait toujours pas les premiers éléments venant d'Hoa-Binh. Serait-il arrivé quelque chose ? Tel était le souci majeur du colonel, quand enfin débouchèrent les premiers hommes. Tout allait bien, à lui d'entrer en action.

A Xom-Pheo se terminait en effet ce qui avait été appelé conventionnellement dans les plans la phase rouge de l'évacuation, c'est-à-dire la phase initiale, dirigée avec une extraordinaire précision par le colonel Ducordeau, et où la garnison d'Hoa-Binh avec ses seules forces faisait sa propre retraite. Maintenant, les troupes d'Hoa-Binh n'ayant plus qu'à filer rapidement vers l'arrière, c'était le début de la phase bleue, où le groupe mobile nord-africain du colonel de Castries, de Xom-Pheo jusqu'à Aotrach, allait assurer la protection de la retraite.

Des heures durant la colonne s'écoulait par la route, dans de véritables coupe-gorge naturels, entre falaises et pitons. Au fur et à mesure les garnisons détruisaient leurs ouvrages et partaient. Xom-Pheo fut abandonné au milieu de l'après-midi. Les Vietminh se précipitaient sur les points d'appui, mais chaque ouvrage évacué était aussitôt pilonné.

Sur tous ces kilomètres les Vietminh, refoulés sur les flancs, se collaient à la queue de la colonne, à quelques mètres de l'arrière-garde, composée par des chars, un élément d'infanterie et quelques hommes du génie qui faisaient les ultimes destructions. A proximité de Dong-Ben, au bas des pentes du Ba-Xat, la pression augmenta encore. On apercevait partout des concentrations menaçantes. Des armes automatiques balayaient la route, et nos soldats durent s'arrêter, s'étaler sur la terre. Alors un petit Morane survola le champ de bataille, et, sur ses indications, nos batteries se déchaînèrent, tapant juste au milieu des masses ennemies. L'aviation aussi donna. Puis l'évacuation se poursuivit. Dans la nuit du 23 au 24 l'arrière-garde coucha à Dong-Ben.

UNE SEULE EMBUSCADE

A L'AURORE le mouvement reprit, régulièrement. Dans la matinée Aotrach — cette cuvette au milieu des montagnes qui avait été la base française essentielle sur la R. C. 6 — fut abandonnée. Les Vietminh s'y précipitèrent au pas de gymnastique par sept ou huit couloirs ; mais les blindés tinrent là une heure, jusqu'à ce que la colonne se fût écoulée. A partir de là on entrait dans le secteur jaune, où la protection était confiée aux parachutistes du colonel de Rocquigny. Le col de Kem fut laissé vers 15 heures, puis ce fut l'abandon du fameux coude en V, qui avait été le théâtre de plusieurs engagements quelques semaines plus tôt seulement, à l'aller.

Mais déjà la R. C. 6, quittant la montagne, suivait une large vallée dominée par les parois abruptes des derniers pitons, des derniers élancements rocheux avant la plaine. Là l'ennemi fit une embuscade, la seule en cette retraite. Les chars de l'arrière-garde furent brusquement assaillis par des Vietminh qui lançaient des grenades incendiaires. L'infanterie d'accompagnement engagea un combat très dur contre plusieurs compagnies rouges. Pendant ce temps du piton 54, à quelques centaines de mètres seulement, une masse Vietminh se ruait, en colonne par six, vers la vallée et le combat. Une fois encore l'aviation rétablit la situation, dix patrouilles lâchèrent tour à tour du napalm, arrosant littéralement le piton 54 d'un flot qui ruissela puis enflamma d'un seul coup le rocher tout entier. L'artillerie aussi tirait. Finalement les chars, après deux heures de bataille, firent leur percée.

Peu après les 20.000 hommes de la R. C. 6 étaient sous la protection de la ligne de béton qui ceinture le Delta. L'évacuation était terminée, la plus grande opération militaire qui eût jamais été réalisée dans la guerre d'Indochine. Et aussi la mieux réussie.

UN MORAL ADMIRABLE

A L'HEURE où j'écris les troupes d'Hoa-Binh se reposent dans leurs cantonnements du Delta. Elles arrivaient en effet épuisées, avec la fatigue de cette extraordinaire retraite, avec la fatigue aussi de tous ces mois de bataille ininterrompue dans les dures conditions de la jungle, où tout est tendu, les nerfs, les muscles, et où il n'y a presque pas de sommeil. Mais ces mêmes hommes sont revenus forgés par l'épreuve, par ce qu'ils ont appris. L'aventure de la rivière Noire n'a pas seulement été un durcissement, elle a créé la solidarité. Entre toutes ces armes et même entre tous ces groupes mobiles qui auparavant étaient séparés par d'humaines rivalités, il y a eu le travail en commun pour le salut et pour la gloire. Pour les hommes il importe peu que tout cela se soit terminé par une évacuation. La réalité pour eux est simple et belle : ils ont affronté et battu les Vietminh sur leur propre terrain. Jamais le moral n'a été meilleur que maintenant. Nos soldats ont le sentiment de la victoire.

Cependant il est évident que cette retraite est un signe de faiblesse relative. Un élément est intervenu qui, manifestement, a faussé les plans et les calculs des états-major. Il s'agit de la force nouvelle des Vietminh. Hoa-Binh fut occupé par nos troupes dans l'automne 1951, après mûre réflexion, comme un moyen d'amener les Vietminh à la bataille. Il fallait capturer une position-clef de l'ennemi, de telle sorte qu'il fût obligé, sous peine du démantèlement de son système, de contre-attaquer pour la reprendre. C'eût été l'occasion de détruire les divisions régulières vietminh et ainsi de porter un coup peut-être mortel à Ho Chi Minh.

Tout ce programme débuta au mieux. On sait comment Hoa-Binh fut occupé par surprise, comment l'ennemi rassembla ses principales forces contre notre nouveau dispositif, comment enfin, au début de décembre, il engagea la grande bataille. La vigueur des assauts rouges ne fut pas un étonnement. Mais la durée de l'entreprise adverse constitua l'élément profondément nouveau. On s'était basé sur cette notion que le Vietminh ne pouvait entretenir bien longtemps une offensive, un ou deux mois au plus, et qu'à un moment donné, devant l'hécatombe de ses hommes, il finirait par se retirer, battu et défait, dans ses réduits lointains de la jungle. De fait, par l'emploi massif de l'aviation et de l'artillerie, les troupes françaises tuèrent une quantité considérable de Vietminh. Et cependant les Vietminh continuaient, toujours aussi acharnés. Après le Bavi ce fut la R. C. 6. Et même après que les Français eurent rouvert la route, les ennemis demeuraient sur les crêtes voisines, aux aguets, prêts pour un mauvais coup. Il n'était pas de signe que les rouges fussent sur le point de céder, de s'en aller. Les tués et les blessés étaient remplacés au fur et à mesure par des recrues. Et surtout le Vietminh était capable d'entretenir matériellement la bataille grâce à une aide chinoise abondante et bien organisée. Il y avait désormais une « logistique » rouge amenant quotidiennement des dépôts de Mao Tse Toung jusqu'à la rivière Noire le nécessaire pour la guerre : les munitions, les armes et même du riz.

COURSE DE VITESSE DANS LE DELTA

MAIS ce qui amena l'évacuation, ce ne fut pas la situation d'Hoa-Binh et de la R. C. 6, les Français s'étaient organisés pour y rester indéfiniment. Ce fut la situation dans le Delta. Deux divisions régulières rouges — la 316 au nord, la 320 au sud — avaient pu s'infiltrer à travers la ligne discontinue du béton et faire ensuite tache d'huile sur la plaine. J'ai déjà dit comment les réguliers vietminh, appuyés par des bataillons régionaux et des guérilleros, s'étaient attaqués au dispositif d'implantation franco-vietnamien, comment ils avaient dispersé des milices mal armées, détruit les petites tours des villages et des routes, comment ils avaient entouré, assailli de nombreux postes militaires. Certains de ceux-ci avaient été pris, d'autres avaient dû être repliés, particulièrement dans les évêchés de Phatdiem et de Buichu, dans les provinces de Thai-Binh et de Phuly, sur la digue nord du fleuve Rouge, au sud du canal des Rapides.

Au début de février la situation se révéla sérieuse. Après trois mois de lentes progressions des éléments de la division 316, franchissant de nuit la route d'Hanoï à Haïphong, établissaient le contact avec des unités de la division 320 au centre même du Delta. Les bataillons de ces deux divisions étaient dès lors échelonnés en un large corridor à travers le Delta, depuis les calcaires du Day, au sud, jusqu'au massif du Dongtrieu, au nord. L'ennemi dominait d'innombrables villages où il recrutait à tour de bras afin de compenser par de la nouvelle matière humaine les terribles pertes qu'il avait subies, en particulier sur la R. C. 6. Il prenait du riz. Il s'implantait méthodiquement. Il établissait de véritables bases militaires dans des villages fortifiés, extraordinaires labyrinthes creusés de galeries comme des termitières, pratiquement à l'abri de l'artillerie de 105 et même du napalm. Il y en avait près d'Hanoï, dans la région dite des Pins-Parasols, à 20 kilomètres au nord-est de la cité. Il y en avait juste à côté de la route Hanoï-Haïphong, cette artère vitale du Tonkin.

Certes, nos forces du Delta, avec un courage inlassable, faisaient de leur mieux pour arrêter cette lente marée, mais finalement elles devenaient impuissantes contre l'expansion rouge. Dès lors on pouvait s'attendre au pourrissement complet du Delta et même à pire, à la coupure des principales routes, à des attaques contre les villes. C'est alors que fut prise la décision d'évacuer Hoa-Binh pour pouvoir jeter dans la guerre de la plaine cette force de choc incomparable, tous ces groupes mobiles, ces chars, cette artillerie qui avaient triomphé des trois divisions vietminh de la montagne et qui allaient maintenant se jeter sur les divisions implantées dans le Delta. Tout cela allait être lancé contre la 316 et la 320, et il était bien peu probable que celles-ci, malgré leurs tactiques si adroitement évasives et insistantes, pussent se maintenir dans la plaine.

On en est actuellement à une course de vitesse. Les Français doivent liquider les Vietminh du Delta avant que la saison des pluies, déjà proche, transforme les rizières en une vaste nappe liquide ; avant surtout que les autres divisions vietminh, celles qui étaient à Hoa-Binh, aient eu le temps de se refaire et d'intervenir dans cette nouvelle guerre. Car si elles arrivaient à temps ce serait de nouveau une confrontation générale, cette fois dans la boue au lieu de la jungle.

Actuellement tout dépend donc de la capacité de récupération de l'ennemi. Il peut rapidement se reconstituer en hommes, mais il lui faut d'urgence du matériel, une injection particulièrement massive et prompte de l'aide chinoise. Ainsi, dans l'analyse des événements du Tonkin, l'on en revient toujours à Mao Tse Toung. Cette guerre d'Indochine se fait désormais à l'ombre du colosse chinois.

UNE GRANDE ENQUÊTE DE FRANCE-ILLUSTRATION

LE PÉTROLE, SANG NOIR DE L'ÉCONOMIE MODERNE (*)

PAR RENÉ BRANELLEC

Venue très tard au pétrole et par la voie prudente des participations financières privées aux compagnies dont les exploitations s'affirmaient fructueuses, la France a longtemps pâti de son mauvais départ dans la compétition pétrolière.

La situation s'est complètement transformée en peu d'années.

C'est seulement au lendemain de la première guerre mondiale que l'on commença à sortir de l'apathie qui avait jusque-là caractérisé l'esprit d'entreprise français dans ce domaine. En 1918 les sénateurs Béranger et Henry Roy, MM. Georges Picot, Ernest Mercier et Louis Pineau commencèrent à alerter l'opinion parlementaire. Les lois fondamentales relatives à l'importation et au raffinage du pétrole furent votées en 1928. La recherche restait exclue. Enfin, en 1937, le gouvernement décidait la création d'un « centre de recherches des pétroles dans le Midi ». L'impulsion, quoique fort timide, était donnée. Si la guerre devait la faire plus discrète qu'elle n'avait été conçue, au moins les premiers instruments d'une politique pétrolière étaient-ils créés.

Du point de vue de la production nationale, nous possédions en 1938, comme source unique, Pechelbronn, qui fournissait bon an mal an 75.000 tonnes pour une consommation française d'environ 7 millions de tonnes.

Il était, à la vérité, grand temps de se rendre compte en France que les bases de l'économie avaient subi de sérieux changements en trente ou quarante ans. Dérisoire au début du siècle dans le bilan mondial, la proportion de l'énergie utilisée sous forme de pétrole dépasse aujourd'hui 40 %.

Et les sorties de francs nécessaires à l'achat des carburants et huiles pour notre consommation propre, compte tenu du fait que nos besoins sont dès maintenant presque le double de ceux de 1938, avoisinent 200 milliards.

Or avec la perte, consécutive à la guerre, de la majorité de nos avoirs disponibles à l'étranger, au problème purement financier qui pouvait se poser en 1938 se superpose actuellement celui, lancinant, des devises.

Devant les difficultés multiples de la reconstruction, de l'évanouissement du portefeuille étranger, de la transformation d'une géographie pétrolière dont l'axe se déplaçait (et ce fut à l'époque une chance relative) d'Amérique au Moyen-Orient, la France a vigoureusement réagi.

Si les gouvernements d'après la seconde guerre mondiale n'ont pas « inventé » notre politique pétrolière, il faut reconnaître que, dans l'ensemble, ils ont soutenu et beaucoup développé un mouvement d'expansion dont les bases de départ — établies dès 1938 par les hommes clairvoyants que furent, outre les personnalités déjà nommées, MM. Jules Mény et Angot, tous deux morts en déportation, Brylinski, n° 1 de la Shell, Robert André, n° 1 de la Standard — étaient seulement esquissées, du moins en ce qui concerne la recherche et la sécurité de l'approvisionnement.

En 1918 le sénateur Béranger avait obtenu du gouvernement l'intervention qui devait aboutir à l'attribution à la France de 23,75 % des actions et de la production de la future *Irak Petroleum Company*.

Si la production de cette société est restée pendant longtemps très insuffisante pour couvrir nos besoins, elle s'élèvera en 1955 à 40 millions de tonnes.

La part qui est réservée à la France, soit près de 10 millions de tonnes, représentera sensiblement les trois quarts de notre consommation intérieure.

UN REDRESSEMENT ÉTONNANT

Si la prospection n'avait commencé de préoccuper les Français qu'à la fin de l'entre-deux-guerres, en revanche dans le secteur du raffinage ils avaient efficacement travaillé afin de réduire de plus en plus les importations de produits raffinés et de traiter en France même des contingents sans cesse croissants de produits bruts. Alors qu'en 1931 les huiles brutes représentaient moins de 10 % de nos importations pétrolières totales, elles atteignaient la proportion de 85 % en 1938. Progrès peu spectaculaire peut-être aux yeux du profane ; en réalité, extrêmement « payant ».

Mais en 1944 la production des raffineries, bombardées, incendiées et pillées entre temps, était tombée à 105.000 tonnes contre 6.870.000 en 1938. C'est dire que tout était pratiquement à refaire.

En feuilletant la collection de *France-Illustration* j'ai retrouvé dans le numéro du 19 juin 1948 une étude sur le pétrole dont j'extrais ces lignes : « On espère raffiner en 1952 (en France) 16 millions de tonnes, alors que l'objectif initial du plan Monnet se limitait à 15 millions de tonnes pour 1955. »

Or en 1951 la France aura raffiné 18,4 millions de tonnes. Les besoins de la France et de ses territoires d'outre-mer étant de 15 millions de tonnes, 3 millions ont pu être exportées. Je ne pense pas qu'il existe dans l'économie française, voire dans l'économie européenne, un exemple plus frappant de redressement, de vitalité, de dynamisme et de confiance dans l'avenir. Depuis vingt ans le secteur privé a fait parfois douter de sa capacité à surmonter les obstacles, à vrai dire nombreux, qu'il a rencontrés sur sa route.

Dans le secteur importation et raffinage du pétrole il a remporté une victoire magnifique.

HEUREUSE CONJONCTION

Cette expansion dans tous les domaines : importation, raffinage, recherches, n'a été possible que grâce à une conjonction favorable de circonstances. Et ces circonstances s'appellent des industriels éclairés, des associations heureuses d'intérêts, de grands fonctionnaires et une politique du pétrole. M. Louvel, ministre de l'Industrie, a justement souligné les effets excellents de l'association.

L'accord signé par M. Pierre Hély d'Oissel, président du groupe Saint-Gobain, et par M. Félix A.-C. Guepin, représentant le groupe Royal Dutch Shell, en unissant des intérêts qui, selon les termes du président Eugène Angot, « avaient montré avant la guerre les plus grandes divergences et s'étaient le plus souvent opposés, a permis la réalisation d'installations ultra-modernes à Petit-Couronne, à Pauillac et à Berre. La raffinerie de Berre, récemment inaugurée, a vu sa capacité passée de 600.000 tonnes en 1938 à 3 millions de tonnes en 1952.

Concours également fructueux que celui des techniques et des matériels étrangers facilité par le plan Marshall, encore qu'il ne soit pas sans intérêt de rappeler que la raffinerie de Berre a été montée avec 97 % de matériel français.

Coordinations régionales constructives qui se matérialisent par les expressions : « complexe de l'étang de Berre » ou « complexe de la Basse-Seine ». Coopérations utiles enfin avec les chambres de commerce et l'Etat.

LA POLITIQUE PÉ

De grands « commis » tels que MM. Pierre Guillaumat, successeur de M. Raoul Dautry au Commissariat à l'énergie atomique, et Jean Blancard ont su, de leur côté, donner à la Direction des carburants le maximum d'efficacité.

Si, comme on l'a vu, les grandes lignes d'une politique pétrolière française avaient été dessinées avant la guerre, il restait à préciser et à définir celle-ci dans le détail en l'élargissant à la mesure de l'évolution économique mondiale. C'est la tâche qu'ont eu à assumer les ministres Lacoste et Louvel dans ces dernières années. Ils y ont été aidés par l'équipe du plan Monnet. On a beaucoup médit de ce fameux plan ! On en a fait des gorges chaudes : c'était de la poésie, de la féerie... Au vrai, il a contribué à débroussailler les problèmes, à modifier l'optique à leur égard, il a suscité quelques vrais enthousiasmes, lancé maintes idées, fouetté des énergies. N'est-ce rien ?

En bref, le plan préconisait le forage de 480.000 mètres en dix ans pour la métropole ; de 550.000 mètres en neuf ans pour l'Afrique du Nord ; de 3 millions de mètres en dix ans pour l'ensemble des territoires de l'Union française.

Si les objectifs initiaux paraissent assez ambitieux... d'un point de vue européen, une simple comparaison montre qu'ils sont en réalité modestes. Pendant l'année 1951, 44.500 forages ont été réalisés aux Etats-Unis ; dans le reste du monde : 3.600 ! Ces forages donnent, pour les Etats-Unis, une longueur de près de 50.000 kilomètres. Pour le reste du monde, moins de 3.700 kilomètres. En France et dans l'Union française le total des forages en 1951 a approché de 400 kilomètres, contre moins de 250 en 1950.

En dépit des avertissements donnés concernant la longue durée de l'exploration et son caractère toujours aléatoire, même lorsque tous

(*) Voir *France-Illustration* du 2 février, du 15 mars et du 22 mars.

RECHERCHES

LA France et l'Union française possèdent 2 millions de kilomètres carrés de terrains sédimentaires susceptibles de contenir du pétrole. La prospection n'y a été entreprise en grand que depuis cinq ans.

Avec 4 millions de kilomètres carrés de terrains sédimentaires (sur les 40 millions de kilomètres carrés que l'on connaît dans le monde) les États-Unis ont produit, en 1951, 309 millions de tonnes de pétrole.

A priori, il n'y a pas de raison pour que la France et l'Union française ne puissent extraire de leurs sols 50 à 60 millions de tonnes de pétrole par an.

La Société Nationale des Pétroles d'Aquitaine (société privée à participation majoritaire de l'État et à capital exclusivement français) opère sur une concession de 25.000 kilomètres carrés.

La Régie autonome de Saint-Gaudens s'est vu attribuer 2.500 kilomètres carrés.

En 1947 un permis de recherche a été délivré à la Standard dans la région de Bordeaux.

A cette même époque les capitaux privés ont également été admis à entreprendre des recherches en Tunisie.

Parmi les recherches effectuées dans les territoires de l'Union française il convient de citer en particulier celles qui ont été faites au Maroc, au Gabon et à Madagascar.

La production du Maroc s'est ainsi élevée à 75.000 tonnes en 1951 ; celle de l'Algérie, à 7.000 tonnes. En Tunisie on a découvert du gaz, non encore exploité. Au Gabon des indices importants ont été relevés en novembre 1951 près de Lambaréné.

Enfin, dans la métropole, le gisement de Lacq, qui a fourni 236.000 tonnes en 1951, est évalué à plusieurs centaines de milliards de francs. Dans la région de Mulhouse, dans celle de Soultz et de Soufflenheim les bons indices sont nombreux.

Reste à prospecter le Sahara. C'est un des espoirs français en matière de pétrole. Cette zone ne constitue-t-elle pas géologiquement le prolongement des déserts d'Arabie et de Libye ? Mais il faut posséder les moyens techniques et financiers de mener à bien cette tâche énorme. Ne résident-ils pas dans l'association mixte des capitaux d'État et privés ?

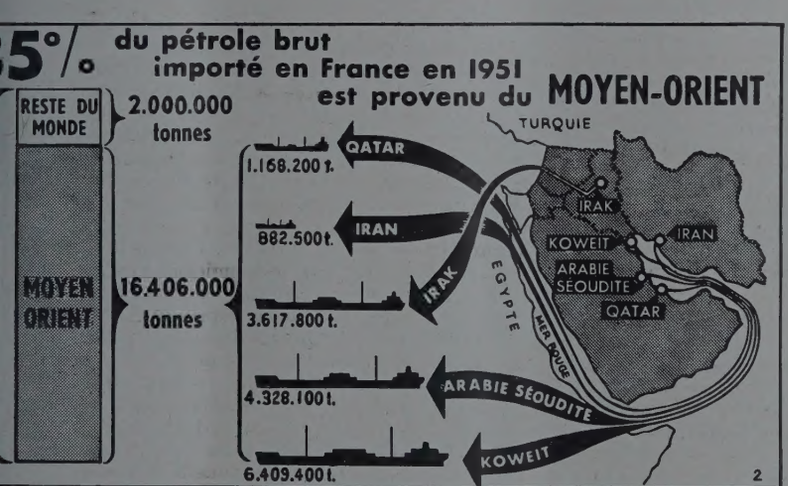
Nombre de mètres forés en 1951

Actuellement 38 sondages sont en cours.
19 ont été achevés en décembre 1951.

Métropole : 141.836
Outre-mer : 143.265

Total : 285.101
(contre 226.790 en 1950)

LIÈRE FRANÇAISE DATE DE 5 ANS



les bons indices sont réunis, la recherche n'a pas été infructueuse. Tandis que la production de Pechelbronn — au reste coûteuse — baissait, la région du Sud-Ouest a confirmé les espoirs qu'elle avait donnés. Au total, la production nationale a été en 1951 de 376.000 tonnes de pétrole brut et de 280 millions de mètres cubes de gaz naturel. En sorte que dès maintenant une grande partie des investissements consacrés à la recherche se sont révélés rentables, démentant les prévisions pessimistes.

UNE MATIÈRE INTERNATIONALE

CEPENDANT, plus peut-être que tout autre produit, le pétrole est impossible à concevoir en dehors d'un cadre international. Une exception semble confirmer la règle : l'U. R. S. S. Mais celle-ci même a pris, depuis la fin de la deuxième guerre, une position internationale du fait qu'elle contrôle maintenant les productions pétrolières de ses satellites : Hongrie, Roumanie, Pologne, voire même de pays occupés, comme l'Autriche.

Pour la France, comme pour l'ensemble des pays européens dont les productions nationales sont encore extrêmement faibles par rapport à leurs besoins, les liens internationaux sont particulièrement forts. Leur politique pétrolière doit tenir compte de phénomènes dont le contrôle leur échappe. Ainsi en a-t-il été du déplacement de l'axe pétrolier, passé d'Amérique au Moyen-Orient. Ce transfèrement des sources d'approvisionnement a une grande portée non seulement dans le domaine économique, mais dans la politique générale, par ses aspects stratégiques. Il convient d'ailleurs de noter que ce premier déplacement de l'axe pétrolier n'est pas le seul imaginable, quoique l'extraordinaire richesse du Moyen-Orient ne soit plus à démontrer. Mais le pétrole est une matière à la fois trop importante et trop sensible pour que ses maîtres, trusts ou gouvernements, se laissent prendre de court par des contingences politiques susceptibles, à quelque moment, de devenir contraignantes. Depuis peu un effort considérable est fait au Canada et au Venezuela pour développer une production pétrolière qui, assure-t-on, serait rapidement multipliée afin d'être substituée à celle du Moyen-Orient, si celle-ci faisait tout à coup défaut.

Ce qui serait à coup sûr un remède du point de vue de l'approvisionnement en pétrole du monde occidental et n'en constituerait pas moins une grosse source de trouble pour une économie pétrolière française basée pratiquement aujourd'hui sur les livraisons de l'I. P. C., si, par le jeu des accords internationaux, elle n'avait pas l'assurance de bénéficier des sécurités données par les gisements nouveaux.

C'est dire le caractère d'incertitude d'un problème jamais résolu définitivement, les données étant internationales et changeantes.

C'est aussi montrer la nécessité urgente pour la France de participer à la recherche afin de diminuer les aléas résultant d'une localisation géographique trop exclusive en matière d'approvisionnement.

L'ÉNERGIE BON MARCHÉ

LA fourniture aux consommateurs d'une énergie abondante et bon marché est devenue le fondement de l'économie moderne. Cela conduit parfois à des conséquences assez paradoxales. Il peut paraître en particulier surprenant — certains jugent scandaleux — de favoriser une industrie qui passe non sans raison pour une des plus prospères du monde et fournit les exemples les plus caractéristiques d'organisations financières et techniques gigantesques. En fait, c'est une quasi-obligation. On ne peut taxer indéfiniment — bien que cela offre de grandes tentations de facilité — des produits de base qui jouent dans le développement de la plupart des activités industrielles et agricoles un rôle fondamental. Force est de mettre en rapport valable les charges qui pèsent sur eux, dans un pays quelconque, avec celles appliquées par les pays concurrents. Et non seulement d'harmoniser les charges, mais, éventuellement, les privilèges sous peine de laisser en posture dangereuse sur les marchés extérieurs les industries exportatrices utilisant en proportion notable ces produits.

Cela n'a pas toujours été compris en France. En fait, l'Etat s'est constamment trouvé, depuis quarante ans, dans la nécessité de « faire de l'argent » très vite et par tous les moyens — ce qui exclut presque automatiquement une politique de rentabilité optimum obligeant à semer avant de récolter — il a fallu, d'une façon générale, « arracher » des concessions en matière fiscale ou douanière. Concessions honteuses en ce sens qu'on devait presque les camoufler pour éviter les réactions d'une opinion mal informée et systématiquement prévenue contre les activités des « trusts ». Nous n'avons pas à prendre la défense de ces derniers. Sans aucun doute est-il prudent d'en contrôler l'action, de ne pas tomber dans leur dépendance. C'est le rôle de l'Etat.

Mais c'est encore le rôle d'un Etat évolué — composé de citoyens libres, aptes à faire le point entre les affirmations d'une propagande assez simpliste et les réalités, pourvu toutefois qu'on leur expose celles-ci clairement — de jouer sa partie dans le concert international en donnant à ces citoyens le maximum de prospérité et en adoptant les mesures propres à l'augmenter.

C'est, en définitive, une des meilleures armes contre les doctrines d'abandon et de vieillissement.

FIN

Les guides de HAUTE MONTAGNE

AVANT DE PARTIR POUR L'EVEREST ANDRÉ ROCH VOUS PARLE DE CE MÉTIER D'ÉLITE

VOICI ANDRÉ ROCH EN TRAIN DE GRIMPER DANS LES ENGELHÖRNER DE BERNE.

ANDRÉ Roch, de Davos (Suisse), est un des guides les plus hardis de notre époque. Il a accompli à peu près toutes les ascensions les plus difficiles des Alpes occidentales y compris celle du Grépon, décrite dans cet article. Bien qu'il soit titulaire d'une licence de guide, il est, de son métier, ingénieur. André Roch est également l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'alpinisme. Il fait partie de l'équipe suisse qui va s'attaquer incessamment à l'ascension du mont Everest.

DEUX alpinistes, un Anglais et son guide, un Suisse, escaladent la dernière pente d'un sommet des Alpes occidentales. Ils sont en cordée à une vingtaine de mètres l'un de l'autre, le guide en tête.

Ils ont atteint un point de l'ascension qui présente un certain risque. La pente, une énorme muraille rocheuse qui s'élève presque à la verticale, est fendue de haut en bas en plein milieu par un profond couloir de 20 mètres de largeur qu'il faut franchir. Mais — voilà le hic — il s'y produit parfois des chutes de pierres.

Le guide grimpe rapidement, posant ses pieds de prise en prise en maintenant son équilibre à l'aide des mains. Il file 6 mètres de corde qu'il amarre à un éperon pour assurer son compagnon, qui le suit en utilisant les mêmes prises. Tous deux ne cessent de lever les yeux anxieusement.

Au moment où le guide atteint sans encombre l'autre bord du couloir, un bruit sec, semblable à un coup de fusil, se fait entendre très haut au-dessus d'eux, suivi d'un profond murmure qui s'enfle rapidement jusqu'à devenir un formidable grondement. Une chute de pierres en montagne donne absolument l'impression que l'on est sur un pont métallique et qu'un rapide passe à 130 à l'heure.

L'Anglais ne peut pas se déplacer assez vite pour se mettre à l'écart : ses prises sont trop étroites. Il jette un coup d'œil derrière lui dans le vide, s'aplatit contre la paroi, plie les bras au-dessus de sa tête et attend...

Sans faire ni une ni deux, le guide revient d'un bond dans le couloir, qu'il se hâte de traverser autant que le permet le peu de solidité des prises. Les premières pierres ne sont pas encore tombées qu'il se trouve déjà au-dessus de son client, le corps penché sur lui de façon à le protéger.

D'abord ils entendent un son confus, plaintif : ce ne sont que les petits fragments. Puis le gros de l'éboulement tombe avec un fracas assourdissant.

Par miracle, les gros blocs les ont épargnés. Le guide n'est que légèrement blessé au dos et aux épaules par quelques petites pierres. Peu après ils se retrouvent tous les deux de l'autre côté du couloir. Ils n'ont plus qu'à continuer, en toute sécurité, leur ascension jusqu'au sommet.

En risquant ainsi sa vie, ce guide n'a pas éprouvé le sentiment d'avoir accompli un acte d'héroïsme extraordinaire. Il s'est simplement conformé à un code moral vieux de près d'un siècle. De même que le capitaine doit être le dernier à quitter son navire, de même dans les Alpes la tradition veut qu'un guide ne revienne jamais de la montagne sans son client. C'est une règle absolue, et vous aurez beau chercher dans toute l'histoire de l'alpinisme, vous aurez du mal à trouver un exemple du contraire.

Cette tradition est commune à tous les guides alpins. Les hommes qui constituent ce corps d'élite peuvent être différents les uns des autres par bien des points, notamment par leur nationalité, mais tous, sans exception, souscrivent à cette même règle : le guide ne doit jamais sauver sa vie au prix de celle de ses clients.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Lorsqu'on commença à pratiquer le noble sport de l'alpinisme, les guides n'étaient que des paysans comme les autres, qui conduisaient les touristes dans leurs ascensions. Quelques-uns étaient courageux et capables, d'autres moins. Il n'existait pas de code admis par tous.

L'USAGE de la corde se répandit de bonne heure. Le guide se rendit compte que si l'on a son client au bout d'une corde on peut mieux le protéger. Quant à être lui-même encordé, c'était facultatif. Question de prix, souvent.

Le 15 août 1860 trois touristes anglais et trois guides français franchissaient la passe du Géant — un col du massif du Mont-Blanc qui relie la France à l'Italie. Ils atteignirent la passe et commencèrent la descente du versant italien. Au-dessous d'eux une pente de neige de 300 mètres plongeait à 45 degrés. Les trois touristes étaient en cordée. Mais les guides, eux, se contentaient de tenir la corde, l'un en tête de la cordée, l'autre à l'extrémité opposée, le troisième au milieu.

Un peu au-dessous du sommet, le premier de cordée fit un faux pas, tomba sur le dos et commença à glisser. Son poids entraîna le second, et à son tour le troisième fut littéralement fauché. Avec une vitesse croissante, l'avalanche humaine dévalait la pente.

Un bon guide aurait sans doute enrayé la glissade — à condition d'être lui-même encordé. Il aurait enfoncé profondément son piolet dans la neige, se serait raidi et aurait encaissé le choc. En l'occurrence, la corde échappa aux mains des trois guides. L'un d'eux, Frédéric Tairraz, de Chamonix, refusa de sauver sa vie. Il plongea dans cette masse mouvante, dont il essaya désespérément de stopper la course, mais il fut lui-même emporté vers la mort.

On retrouva les quatre corps le lendemain. Ils n'étaient pas encore

UNE ALPINISTE ET LE GUIDE R. LAMBERT AU FAITE DE L'AIGUILLE DE ROC.

enterrés que la nouvelle circulait dans tous les villages des Alpes et était connue de tous les ascensionnistes d'Europe. Cet accident souleva une vague d'indignation. Chacun fit son examen de conscience et prit des résolutions pour l'avenir. On ne connaît pas de cas où, à partir de ce jour, un guide se soit contenté de tenir la corde à la main.

Cette tradition d'abnégation est si profondément ancrée en eux que les guides en protégeant la vie de leurs clients au mépris de la leur obéissent presque à un instinct. Il y a quelque temps quatre alpinistes approchaient de la cime du piz Palü, haut sommet des Alpes orientales. En cordée, ils grimpèrent l'arête sommitale, une crête neigeuse où ils avaient à peine la place de marcher. De tous les côtés un mur de glace tombait presque à pic au-dessous d'eux.

C'étaient tous les quatre des montagnards éprouvés. Hans Grass, le premier de cordée, était un guide fameux de Pontresina. Ensuite venaient les deux amateurs, le docteur Wainwright et sa femme, qui avaient déjà accompli de nombreuses ascensions. Enfin, le deuxième guide, Christian Grass, était, malgré son âge, un robuste grimpeur. Ils étaient tous rompus à cette sorte d'exercice.

Malheureusement ils ignoraient qu'une corniche de neige semblable à la crête d'une vague s'était formée sur l'arête. Au lieu d'avoir une assise solide, ils marchaient tous les quatre sur une mince couche de neige gelée. Tout à coup ils entendirent une sorte de détonation — comme le bruit d'une corde trop tendue qui se rompt. Une grande portion de la corniche s'était brisée et dégringolait le précipice avec un grondement de tonnerre, entraînant les trois premiers de la cordée.

Sans perdre une seconde le vieux Christian sauta dans le vide de l'autre côté de la crête. La corde se serra sur ses côtes : la secousse faillit le mettre knock-out. Quand il reprit ses esprits, il se retrouva suspendu un peu au-dessous du bord de l'arête et complètement paralysé par la corde. Du côté opposé, les trois autres se balançaient contre le mur de glace. La situation semblait désespérée. Hans et Mrs. Wainwright avaient lâché leur piolet dans la chute. Le docteur Wainwright s'était cramponné au sien, mais ne pouvait pas s'en servir. La corde, serrée comme un étau autour de leurs côtes, leur coupait la respiration. Encore quelques minutes et ils perdraient connaissance.

Le docteur Wainwright cria à Hans, qui se trouvait au-dessous de lui :

— Je vais vous jeter mon piolet. Attrapez-le !

Il y eut un moment d'angoisse. Le piolet glissa le long de la glace. Hans l'attrapa et avec le pic tailla une marche. Puis une autre. Il y eut bientôt un escalier que les trois rescapés purent remonter pour se mettre en sécurité.

Lorsqu'ils se retrouvèrent, haletants, sur la neige de l'arête, ils virent que la corde ne tenait plus que par un seul toron.

QUELQUEFOIS le guide se trouve devant un dilemme. Supposez qu'il ait avec lui deux amateurs et qu'il se produise un accident. La situation peut être telle que le guide ne puisse sauver l'un qu'en abandonnant l'autre.

Le cas s'est produit sur le Matterhorn, au siècle dernier. En août 1886 deux Anglais, Davies et Borckhardt, arrivèrent à Zermatt pour tenter l'ascension du Matterhorn. Ils engagèrent deux jeunes guides de la vallée, Kronig et Aufdenblatten, et à 3 heures du matin les quatre hommes quittèrent le chalet, au pied de la montagne. Ils firent une ascension normale — six heures pour arriver jusqu'au sommet. Les deux amateurs ne s'étaient pas mal comportés. Ils avaient fait preuve de sang-froid devant ces précipices vertigineux où le regard plonge dans le vide. Ils arrivèrent au sommet pleins d'entrain et de gaîté.

SUR UNE AIGUILLE VALAISANE, AU-DESSUS D'AROLLA, DE JEUNES PORTEURS SUISSES FONT L'APPRENTISSAGE DE LEUR DUR MÉTIER DE GUIDES.

Mais les guides étaient inquiets. Le ciel se couvrait et, au sud, des traînées de brume montaient du gouffre. Après une courte pause, ils commencèrent la descente.

Au moment où l'on s'y attendait le moins, une rafale de grêle leur fouetta le visage. Au bout de quelques minutes les roches en étaient toutes blanches et ruisselantes. Un vent froid se leva tout d'un coup, apportant avec lui un tourbillon de brume derrière lequel la montagne disparaissait.

Ils avaient beau avancer avec des précautions infinies, la violence des rafales leur faisait presque lâcher prise. Il leur fallut deux heures pour descendre un passage qu'ils avaient mis dix minutes à monter, mais leur moral était encore bon. Tandis que le vent se faisait d'heure en heure plus violent, les Anglais, aveuglés par la neige et la grêle, commencèrent à flancher. Il était certain qu'ils ne pourraient même pas faire la moitié de la descente avant la tombée de la nuit. Ils avaient devant eux la perspective la plus redoutée des alpinistes : un bivouac en haute montagne par l'orage.

Lorsque l'obscurité fut venue, les guides attachèrent les deux Anglais à un rocher au bord d'un précipice. Tout au long de cette nuit terrible ils luttèrent pour empêcher ces deux hommes, dont ils avaient la charge, d'être gelés. Ils leur frictionnèrent les membres et les forcèrent à faire des exercices. Pourtant, au matin, Davies et Borckhardt étaient trop épuisés pour faire un mouvement. Ils sentaient que leur dernière heure était venue — et ils en parlaient calmement. Les deux hommes pressèrent les guides de les abandonner et de redescendre tant qu'ils en avaient encore la force. Mais les guides refusèrent.

A 7 heures du matin la tempête faisait encore rage. Cependant on y voyait relativement clair. Les guides firent des efforts désespérés pour remettre leurs deux compagnons en marche. Davies pouvait à la rigueur faire quelques pas en trébuchant. Mais Borckhardt tombait dès qu'on le lâchait. De nouveau, les deux Anglais exhortèrent les guides à les abandonner.

A 1 heure de l'après-midi (ils étaient en montagne depuis trente-quatre heures sans avoir pris pour ainsi dire ni repos ni nourriture) ils entendirent de faibles cris. Une caravane de secours ! Les guides répondirent aux appels, mais, avec l'orage, il leur fut impossible d'indiquer leur position.

Alors Davies leur adressa un appel urgent :

— Laissez-nous ici. Descendez et ramenez les sauveteurs jusqu'à nous.

Les guides se consultèrent. Davies était peut-être capable d'avancer un peu, alors qu'il était manifestement impossible de faire faire à Borckhardt un pas de plus. Ils annoncèrent à leurs clients leur décision. Ils voulaient bien descendre, mais à la seule condition que Davies les accompagnât. Ils abandonnèrent donc Borckhardt, allongé dans la neige.

Après une heure et demie d'efforts surhumains, les deux guides réussirent à faire descendre Davies jusqu'à la caravane de secours, qui se hâta d'aller porter secours à Borckhardt. Quand on le trouva, il était mort.

Cet incident suscita une controverse passionnée dans tous les milieux alpins d'Europe. Le gouvernement helvétique mena une enquête judiciaire. Mais devant l'insuffisance des motifs les deux guides ne furent pas poursuivis. La majorité des alpinistes en jugèrent autrement : les guides avaient eu tort d'abandonner Borckhardt tant qu'il avait encore un souffle de vie.

LES guides alpins — Suisses, Français, Italiens, Autrichiens — constituent un groupe d'élite. Dans les villages de montagne, tous les garçons qui ont le goût de l'aventure, et qui dans d'autres pays rêveraient de devenir pilotes d'avion à réaction, ambitionnent de devenir guides.

Les professions ouvertes aux jeunes gens des hautes régions alpestres sont limitées. Ils peuvent se faire bergers, travailler dans l'hôtellerie ou dans une boutique qui approvisionne les touristes et les skieurs. Ils ont également la possibilité d'être guides.

Les jeunes garçons observent les guides qui vont et viennent en flânant dans les rues du village et les écoutent parler métier. Ils connaissent par cœur les performances de chacun d'eux.

A dix-huit ans le jeune montagnard a l'âge d'être porteur : il a déjà le pied à l'étrier, en attendant de pouvoir faire partie des élus. Un porteur est une sorte d'apprenti guide qui suit les courses lorsque le guide sent qu'il a besoin de quelqu'un d'autre à la corde. Le porteur ne perd pas une occasion d'apprendre la technique du guide. Il continue en altitude une éducation qu'il a commencée — dès l'âge où il a été en état de marcher — sur la montagne à vaches.

Au bout de deux ans le porteur peut passer son examen de guide. L'épreuve, qui dure trois semaines, est dirigée par un chef guide officiellement agréé. Elle comprend une série de questions écrites et orales portant sur toutes les phases d'une ascension et surtout sur la marge de sécurité que le guide doit garantir à son client. De plus le candidat est soumis à de nombreuses épreuves pratiques en montagne, où il doit prouver qu'il est capable de tout faire — sortir un homme d'une crevasse ou donner les premiers soins à un accidenté.

Au bout de trois semaines le chef guide emmène le candidat faire une longue course. Celui-ci prend la direction de la cordée. Le chef, derrière lui à la corde, surveille chacun de ses gestes. On choisit une ascension qui réunisse toutes les difficultés possibles et imaginables. Le candidat doit avoir à tailler des marches dans la neige, à escalader des parois lisses, enfin à amarrer la corde selon toutes les méthodes. L'expert décide alors si le candidat est digne de se voir confier la vie des touristes.

Il existe à l'heure actuelle deux catégories de guides. La plupart sont des hommes qui connaissent leur métier et sont capables de conduire en toute sécurité les ascensions classiques de leur région ; si ce ne sont pas des êtres exceptionnels, ils assurent honnêtement la bonne marche de l'alpinisme.

Grâce à eux l'alpinisme ne présente plus guère de danger, à condition que le client veuille bien s'en tenir aux itinéraires établis. Il y a, par exemple, moins de danger à faire avec un guide l'ascension classique du Matterhorn — qui pourtant passe pour une entreprise impressionnante —

LE GUIDE ARMAND CHARLET, D'ARGENTIÈRES.

← CI-CONTRE : A G., LE SOMMET DU SALBITSCHIJEN DANS LE MASSIF DU GOTHARD. — A DR., REBUFFAT A L'ASSAUT DES PAROIS DU GRÉPON.

En gravissant les pentes du mont Blanc, l'alpiniste découvre ce panorama splendide des grandes Jorasses et des Alpes valaisanes.

qu'à rouler en voiture sur certaines routes nationales ! N'oublions pas qu'un guide de Zermatt a peut-être fait l'ascension une centaine de fois.

Mais il est des alpinistes qui ne se contentent pas des chemins battus. Ils veulent essayer des itinéraires nouveaux, prenant ainsi le maximum de risques. Les guides qui accompagnent ces alpinistes intrépides représentent le dessus du panier. Ce sont des hommes qui allient une technique remarquable à un mépris absolu du danger. On se dispute tellement leurs services qu'ils sont généralement retenus plusieurs années d'avance.

Ce sont ceux-là qui explorent et conquièrent de nouveaux itinéraires, toujours plus difficiles. L'escalade des aiguilles de Chamonix, par exemple, a toujours semblé une gageure. Accrochés autour du puissant dôme de neige du mont Blanc comme les flèches autour de la cathédrale, leurs flancs de granit sont si abrupts et présentent si peu de prise qu'on les a cru impossibles à escalader bien longtemps après que l'alpinisme fut devenu un sport reconnu.

L'une de ces aiguilles est le Grépon. Vu de la mer de Glace, il présente une des murailles les plus à pic de toutes les Alpes. Une élancée de roches rouges et pour ainsi dire sans aspérités : 1.200 mètres de la base au sommet. Le Grépon n'est pas tout à fait vertical, mais peu s'en faut. Son ascension semble à peu près irréalisable.

Elle fut quand même accomplie par une cordée de cinq alpinistes. Les trois amateurs — Young, Todhunter et Jones — comptaient parmi les meilleurs de leur époque. Le second guide, Brocherel, était un expert. Mais le principal mérite revint à Joseph Knubel, l'un des plus grands guides de tous les temps. Ce petit bonhomme, qui n'avait pas beaucoup plus de 1 m. 50, était un paquet de nerfs. Avec cela, courageux comme un lion. Knubel garda la direction de la cordée jusqu'au sommet. Pendant quatre heures d'affilée il conserva un équilibre des plus difficiles sur des prises qui n'étaient guère que des rides du rocher. Quelquefois il montait le long d'une crevasse aux parois lisses avec un seul pied calé dans une anfractuosité. Lorsque la fissure se rétrécissait au point qu'il ne pouvait même pas y passer la main, il y entrait le pic de son piolet, dont il se servait comme de point d'appui.

Tout à la fin il se crut vaincu. Il se trouvait en équilibre dans une sorte de niche de la muraille verticale. Au-dessus de lui le roc faisait saillie, fendu par une faille minuscule. Mais le guide avait beau faire tous ses efforts, sa main n'y trouvait pas de prise. Enfin, se raidissant sur ses jambes, il réussit à enfoncer le pic de son piolet dans la fissure. Le piolet se trouvait ainsi fiché dans la roche comme une sorte de barre fixe. Knubel saisit le manche des deux mains et se laissa pendre à 1.200 mètres au-dessus du vide. Puis il fit un rétablissement qui lui permit de se retrouver debout sur le manche de son piolet.

Quelques minutes plus tard la cordée se trouvait sur le sommet.

Le guide moyen n'est pas capable ni même désireux d'accomplir de tels tours de force. Il lui arrive de passer une saison entière sans qu'on lui demande de courir de grands risques.

Mais il est un danger auquel tous les guides sont exposés. Un guide doit toujours être prêt à se joindre à une caravane de secours. Il ne se passe pas de saison qu'il n'y ait des accidents en montagne. Quand le cas se produit, les guides du centre le plus proche organisent une expédition pour ramener les victimes, — mortes ou vivantes. Très souvent il leur faut grimper des pentes tellement dangereuses qu'un guide ne penserait même pas à y amener un client. Par exemple, pour arriver jusqu'à un blessé la caravane peut avoir à traverser une pente constamment exposée aux éboulements.

En novembre 1950, par une terrible tempête, un avion venant des Indes s'écrasa sur les pentes supérieures du mont Blanc. Il y avait de fortes chances pour que tous les passagers fussent morts. Des caravanes de secours n'en furent pas moins formées en hâte — et pourtant tous les guides savaient que grimper aussi haut sur le mont Blanc en novembre, par tempête, c'était jouer avec la mort. Le chef de cette expédition, René Payot, de Chamonix, ne revint pas : pris par une avalanche de neige en poudre, il fut enterré vivant au fond d'une crevasse.

Aucun pays ne peut se vanter d'avoir fourni plus de grands guides que les autres. On en trouve dans tous les pays dont le territoire englobe une partie des Alpes : la Suisse, avec Raymond Lambert, de Genève, et Hermann Steuri, de l'Oberland bernois ; la France, avec Gaston Rebuffat et Armand Charlet, de Chamonix ; l'Italie, avec des virtuoses comme Evariste Croux, des pentes italiennes du mont Blanc, et Emilio Dimai, des Dolomites.

Au cours de ces dix dernières années les plus remarquables exploits d'alpinisme ont été accomplis par les Français. Sous l'occupation allemande les jeunes gens qui n'étaient pas dans des camps de prisonniers étaient affligés d'un terrible complexe. Pour s'en défaire, beaucoup d'entre eux recherchèrent le danger par amour du danger. Par groupes de trois ou quatre, ils parcoururent les Alpes, essayant l'une après l'autre les ascensions les plus périlleuses — des ascensions dont l'alpiniste ordinaire ne rêverait guère qu'en cauchemar. Quelques-uns furent tués. D'autres prouvèrent — à toutes fins utiles — que le corps et l'esprit humains, dans certaines circonstances, peuvent toujours faire un peu plus que le possible.

On continue toujours à accomplir certaines de ces ascensions, inconnues avant eux. Aujourd'hui des amateurs de classe empruntent des routes qui ne sont possibles que parce que les guides, lorsqu'ils firent l'ascension la première fois, ne se souciaient pas de la mort.

Les Alpes, où l'alpinisme prit naissance, demeurent le centre de ce sport. Nulle part il n'est aussi bien organisé. Dans aucune autre région montagneuse les ascensionnistes ne disposent d'un tel système d'auberges et de refuges. Enfin nulle part au monde on ne trouve un corps d'élite comparable à celui des guides alpins, qui allient la compétence à une forte tradition d'abnégation.

André Roch et Edwin Muller.

Photographies André Roch et Tairraz.

INVITATION AU VOYAGE EN CORSE

PAR PIERRE BENOIT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Il n'est pas question de dresser en ces brèves lignes un bilan tant soit peu fidèle des innombrables richesses naturelles de la Corse. Le résultat que je m'en vais poursuivre n'en sera pas moins obtenu si je réussis à faire naître dans l'esprit et le cœur de ceux qui me liront un désir qu'eux-mêmes se chargeront ensuite de préciser et d'amplifier. Un désir ? Celui de connaître à leur tour cette île miraculeuse, qui est devenue désormais pour moi comme une manière de seconde patrie. Comment convaincre si l'on n'est pas soi-même convaincu ? Or je possède tout ce qu'il faut pour prêcher d'exemple. Ma prochaine visite en Corse sera la septième. Je me suis plu maintes fois à raconter quand et comment la prise de contact se produisit.

Il y a un quart de siècle de cela. Je revenais d'une autre île, bien belle, et bien pittoresque, et bien romanesque elle aussi, le Japon. Je me souviendrai toujours de certaine journée de tempête, la veille de notre arrivée à Marseille. Eclairs et tonnerre faisaient rage. Soudain la nuée s'entr'ouvrit. Une apparition titanesque surgit. Le Cap Corse était là, avec tout l'arrière-plan des grandioses montagnes couvertes de neige, le Cinto, le Padro, le Rotondo. Bref, ce voyageur qui rapportait dans ses yeux l'éblouissement du glorieux mont Fuji comprit en cette seconde qu'il s'en était allé chercher bien loin ce qu'il avait à portée de la main. J'avais quitté la France depuis six mois. J'avais beaucoup à faire à Paris. Qui n'a pas toujours beaucoup à faire à Paris ? N'empêche que, deux jours après, au lieu d'un train gare Saint-Charles, je montais à la Joliette sur un agréable petit bateau qui, le lendemain, me déposait à L'Ile-Rousse.

La Corse, dans l'ordre de la dimension, est, me suis-je laissé dire, le cinquième département français. Elle viendrait après la Gironde et les Landes, la Dordogne et l'Aveyron. Sur une étendue somme toute assez restreinte, comment ne point être confondu par une aussi vaste diversité ? Une mer qui réunit les glauques profondeurs de la Bretagne à l'éclatant azur sicilien ! Un fjord, à Bonifacio, qui évoque une Norvège hantée non point par les Vikings, mais par les Sarrasins ! En automne cette Castagniccia d'émeraude et d'or, avec ses sources ferrugineuses, qui rappelle si fort notre Auvergne ! Et ces calanques de Piana, dont le coloris passe en sanglante beauté tout le sombre incarnat de l'Esterel ! Ce col du

Vergio battu par les vents, cette forêt d'Aïtone, avec ses sapins et ses hêtres, qui rappelle le site dantesque où a surgi devant Balzac le fantôme de Séraphita... Je viens de parler du Japon. Eh bien, à Vizzavona, dans le trajet qui mène de la gare au col de la Foce, je me suis trouvé en présence d'arbres aussi majestueux que les cryptomerias dont est entouré le temple de Yeyasu à Nikko. Les plus beaux décors que peut souhaiter un romancier, il est d'avance assuré qu'ils l'attendent en Corse. Et non point seulement les décors ! Les sujets aussi, du moment qu'il s'applique tant soit peu à les y découvrir.

L'Ile-Rousse, lorsque j'y débarquai, en ce mois de mai 1926, n'avait pas encore vu son noble palais Piccioni devenir, au coup de baguette magique de notre ami Louis Altieri, l'accueillant et somptueux hôtel Napoléon-Bonaparte. Aujourd'hui, grâce à cette étonnante transformation, le petit port cher au grand Pascal Paoli se trouve être le carrefour, le lieu d'élection qui permet de rayonner le plus aisément à travers toute l'île. Tout converge ici : paquebots de Marseille et de Nice ; chemin de fer de Calvi à Ajaccio ; route de Porto et de Cargèse, route de Bastia, route de Saint-Florent par les Agriates. Le soir on regagne, affamé, ébloui, fourbu, une table et un gîte auxquels il faudrait une certaine dose d'ingratitude pour préférer l'hospitalité rudimentaire des temps héroïques. On se souvient de l'apostrophe de lord Nevil à Orso della Rebbia, frère de Colomba, qui venait de décliner l'invitation à dîner du noble voyageur britannique : « Imprudent que vous êtes ! Vous ignorez donc qu'il n'y a qu'un repas à cuire ce soir dans tout Ajaccio, celui précisément que je vous conjure de vouloir bien partager avec moi ! »

Autres temps, autres mœurs, sans doute ! Il n'en serait pas moins vain de croire à l'impossibilité de faire alterner dans la Corse d'aujourd'hui les raffinements du palace moderne avec l'accueillante simplicité de l'auberge d'antan, simplicité qui est loin d'ailleurs d'être exempte d'attraits culinaires. Je n'en veux d'autre preuve que ce menu dont je garantis l'authenticité. Il a été recopié à mon intention dans l'aimable petit hôtel d'Albo, sur la côte occidentale du Cap, il n'y a pas si longtemps, par l'un de mes plus vieux camarades. « Les couverts étaient dressés au dehors, à l'ombre de ces montagnes, qui sont au nombre des plus impressionnantes de l'univers. Des voiles que le soleil déclinant teignait de pourpre se balançaient sur la mer vermeille. Des cimes, portés par le vent, commençaient à descendre de lointains bêlements de brebis... Il y avait une soupe aux murènes que Jean avait pêchées devant moi moins d'une heure avant ; un gigot avec un ragoût de fèves ; une fricassée de perdrix au piment. Le tout arrosé de muscat de Marinca, de bon vin du Cap et, pour finir, d'une bouteille de Lozari que Dominique s'en alla chercher dans un coin que Jean ne soupçonnait même pas... »

Festin à rapprocher de celui qui nous fut servi dans ce douillet restaurant du vieux port de Bastia, il n'y a guère plus de temps, à moi et à deux autres de mes familiers, M. Quilico Borgo et Mlle Pietra di Verde, et qui se composait, celui-là... Mais trêve à toute cette débauche gastronomique ! Mes lecteurs sont désormais rassurés, je pense. Et il y a quelque chose de presque aussi haïssable que l'hypocrisie qui consiste à nier les agréments de trésors pareils, c'est le snobisme qui s'obstine à en trop parler.

Au pied des remparts de Calvi, tandis que des pêcheurs étendent et réparent leurs filets, d'autres, dans la baie, sont en train de relever leurs casiers a langoustes, qui feront les délices des touristes.

De L'Ile-Rousse, quand le temps est beau, ce qui est la règle neuf fois sur dix, on voit, par-dessus les rocs dénudés des Agriates, se dérouler le majestueux panorama du Cap Corse. Nous y reviendrons tout à l'heure, mais après avoir esquissé une petite fugue dans la partie méridionale de l'île. Quarante-cinq lieues environ séparent le Cap des bouches de Bonifacio, situées à l'autre extrémité. Avant de nous engager dans l'intérieur du pays, vers Bastelica, vers Corte à la sombre citadelle, embarquons-nous par la pensée pour une sorte d'harmonieux périple, de lente et molle circumnavigation.

Ce n'est point aux endroits les plus illustres, les plus visités, que je compte d'ailleurs faire halte, mais aux plus mystérieux de cette Corse où ils sont encore si nombreux. Le mystère, quoi de plus propre à séduire le voyageur digne de ce nom ? Quoi de plus excitant que la sensation sans cesse renouvelée de la découverte ?

Si proche de notre avenue de l'Opéra, quel autre pays que la Corse peut nous en fournir pourtant l'occasion ?

Les déserts sont les lieux favoris de l'imagination. Là elle peut s'éployer à sa guise, s'en donner à cœur joie. Elle peut les peupler à son gré d'êtres et d'événements d'exception. Un grand romancier, Mérimée, l'a si bien compris qu'il n'a point manqué d'être attiré par la côte sud-occidentale de l'île, la plus désertique,

Rue de Corte montant a la place Gaffori, un haut lieu corse.

Un départ d'excursion vers le Cinto par les gorges de l'Asco.

LA TOUR DE LA PARATA ET LES ILES SANGUINAIRES OU A. DAUDET SITUE UN DRAME RAPPORTÉ DANS LES « LETTRES DE MON MOULIN ».

VENACO, OU, AINSI QU'EN D'AUTRES NOMBREUX LIEUX DE L'ILE, SE MÊLENT LA ROCHE, LES HABITATIONS, LE MAQUIS ET LES JARDINS.

mais non la moins pittoresque, à son goût et au mien. C'est là qu'il a fait vivre son *Matteo Falcone*. « Si vous avez tué un homme, écrit-il, allez dans le maquis de Porto-Vecchio, et vous y serez en sûreté. » Un seul sur mille des abonnés de *France-Illustration* serait-il dans ce cas que je croirais manquer à tous mes devoirs en ne lui fournissant point gracieusement ce renseignement.

QUANT aux neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres, qu'ils se tranquillisent. Je ne les laisserai pas plus longtemps sur une impression aussi déprimante. Le comique presque toujours se mêle au tragique.

Porto-Vecchio est déjà dépassé, ainsi que sa ceinture de porphyre rose. Les sombres verdures de la Casinca commencent à se dessiner à l'horizon.

La Casinca, encore une des régions les plus belles, les plus imposantes et, je ne sais pourquoi, les plus délaissées de toute l'île. Or, plutôt que de m'arrêter aux valeurs classées, mon propos est d'essayer de lutter contre ce genre d'injustice. La Casinca ? Quoi de plus attrayant que sa capitale, Vescovato, blottie au milieu de sa forêt de châtaigniers, que la terrasse de Loreto, que le couvent d'Alesani ? J'ai dit que le comique s'unissait souvent au tragique. Le moment est venu ou jamais d'en administrer la démonstration. Ce fut au couvent d'Alesani que le 15 août 1736 fut couronné roi de Corse l'un des plus cocasses aventuriers qui se soient produits sur la scène du monde. Il s'appelait Théodore de Neuhoff. On ne sut jamais très bien ni d'où il venait ni en fin de compte où il alla après le 11 novembre 1736, date qui aurait dû lui porter chance et qui marqua au contraire le terme de son éphémère royauté. Il trouva, durant ces six mois, le moyen d'obtenir des subsides du Grand Turc, ce qui n'était déjà pas si commode, et des Anglais, entreprise encore plus hérissée de difficultés.

Finalement il s'évapora, léguant aux témoins de sa mirifique aventure le plus magnifique sujet de roman ou, plutôt, d'opérette à grand spectacle, conceptions, le théâtre du Châtelet passe son temps à le prouver, qui ne sont pas du tout inconciliables.

NON plus roman ni opérette, mais drame, et drame combien noir que celui auquel nous allons être conviés à Oletta, Oletta la perle du Nebbio, qui est pour cette région privilégiée ce qu'est pour le Cap mon cher village de Barrettali, dont je vais avoir sous peu la joie d'être proclamé citoyen d'honneur. Là quelque chose s'est passé qui dépasse en sombre beauté les plus belles histoires du monde. C'était en 1768, un an avant la réunion de l'île à la France. La lutte atteignait son plus douloureux paroxysme entre les partisans corses et les troupes royales. A Oletta sept rebelles furent exécutés et leurs corps, exposés sur la place publique avec menace de la peine capitale pour qui leur donnerait la sépulture. Une jeune fille, Maria Gentile, osa enlever de nuit le corps de son fiancé et l'ensevelir pieusement.

Que faut-il en conclure, sinon que les situations dramatiques sont en nombre infiniment limité ? Deux mille ans auparavant, écrivant cette histoire au lieu de la vivre, l'héroïque Maria Gentile, préfigurant le geste d'Antigone, aurait pu être accusée par Sophocle de lui avoir ravi le thème essentiel de sa tragédie.

L'HÉROÏQUE Maria Gentile ? Voilà le grand mot enfin prononcé ! Terre de beauté et d'enchantement, certes, mais avant tout terre d'héroïsme, voilà ce que n'importe qui écrivant n'importe quoi sur la Corse est tenu de ne pas perdre de vue. La tour de Turghio, offerte aux derniers baisers du soleil qui se couche dans le golfe de Porto, celle de Nonza, celle de la Parata, en face des îles Sanguinaires, ainsi que leurs quatre-vingt-huit autres sœurs sont sans doute d'admirables motifs pour les peintres et les poètes, mais à la condition que ceux-ci consentent à se souvenir qu'elles ont été bien autre chose, cinq siècles durant, bien autre chose, c'est-à-dire les remparts d'une population soumise sans cesse à la menace de tout un peuple de mortels ennemis : estafiers génois ou aragonais, pillards esclavons, pirates maugrabins et barbaresques. Le drame d'Othello et de Desdémone ne doit pas faire sous-estimer celui de Sampiero et de Vanina. Et parce que les placides pêcheurs de Calvi ravaudent aujourd'hui leurs filets au pied des murailles démantelées de leur citadelle, serait-il convenable d'oublier que ces mêmes murailles ont tenu tête aux attaques par terre et par mer des forces conjuguées de Sa Majesté Britannique et ont coûté un œil à Nelson ?

Ne jamais oublier, encore une fois,

Et croire entendre en haut, dans tes noires entrailles,
Sortir du cliquetis des confuses batailles,
Des bouches du canon,
Des chevaux hennissant, des villes crénelées,
Des clairons, des tambours, au souffle des mêlées,
Ce bruit : Napoléon...

Napoléon ! Qu'on le veuille ou non, il n'est guère facile de terminer autrement que par son évocation une évocation, si concise soit-elle, de son île natale. Oserai-je ajouter un vœu, néanmoins ? A un cœur épris de justice, qu'il soit permis de remonter un peu plus haut, aux quelques mois qui précédèrent la naissance du héros, à la date du libre don que la Corse a fait d'elle-même à la France.

Qu'il lui soit permis d'achever en saluant un nom par trop vilipendé, le nom du prince sous lequel a eu lieu cet événement magnanime. Rien que pour y avoir présidé, le roi Louis XV ne mériterait-il point de continuer à être appelé le Bien-Aimé ?

Photographies Le Méné, Leroux et Hureau.

LE PRÉSIDENT TRUMAN

PEINT PAR LUI-MÊME

Voici un livre qui sera certainement le *best-seller* de l'année : *Mr. President*, de William Hillman (Farras, Straus and Young, éditeurs, New-York). Déjà les libraires des grandes villes des Etats-Unis sont assaillis de demandes par leurs clients. Bientôt l'ouvrage sera traduit en plusieurs langues, notamment en français.

Qu'est donc *Mr. President* ? Une biographie de M. Truman rédigée par un journaliste qui a quotidiennement l'occasion d'approcher le chef d'Etat américain puisqu'il est le représentant d'une chaîne de radiodiffusion près la Maison Blanche. Mais ce qui confère au livre un intérêt exceptionnel, c'est que M. William Hillman a eu l'autorisation d'utiliser des notes personnelles rédigées par le président sans aucune idée de publication ainsi que de nombreuses lettres. Il a complété cette documentation par une série de conversations avec M. Truman. En fait, on peut dire que celui-ci est le véritable auteur de *Mr. President*.

A quel motif le président Truman a-t-il obéi en autorisant cette publication ? Signifie-t-elle son intention de se retirer définitivement de la vie politique ? Faut-il y voir au contraire une de ces manifestations spectaculaires dont les Américains sont friands pendant les campagnes électorales et qui témoignerait de la volonté du président de prendre à la lutte une part active ?

M. Truman raconte comment il apprit la mort du président Roosevelt (il dirigeait les débats du Sénat). Il en fut bouleversé. « Mais je me suis dit que le plus sage était de rentrer chez moi, de me reposer le mieux possible et ensuite de ne pas caler. »

Les rapports avec la Russie sont tout de suite au premier rang des préoccupations du nouveau président, qui ne se fait d'ailleurs pas d'illusions.

« Le socialisme n'existe pas en Russie, écrit-il le 7 juin 1945. C'est le paradis des privilégiés. Le citoyen ordinaire et moyen intervient à peu près autant dans le gouvernement de son pays qu'un actionnaire anonyme dans l'administration d'un trust géant. » « Peu m'importe, ajoute-t-il. Essayons de nous entendre. »

Un mois plus tard le président est en route pour Potsdam. A bord il note :

« Vu quatre sénateurs. Ils ont traversé l'Océan. Visité l'Allemagne, la France, l'Italie. Il n'y a pas de problèmes pour eux. Des malins, ceux-là !... Ils m'ont seriné que la France allait devenir communiste, ainsi que l'Allemagne, l'Italie et les pays scandinaves, et qu'il y avait lieu de craindre que l'Angleterre ne résiste pas à la contagion. Le pape, à les entendre, en devenait neurasthénique ! »

En 1948, en 1950 il note qu'on peut craindre que la guerre ne soit imminente.

Au fil de la lecture se dessine un portrait de M. Truman strict sur les principes moraux, dressé par ses parents à mettre l'honneur au-dessus du profit, mais plein d'humour. Il ne cache rien de ses débuts modestes. Il fut employé dans une compagnie de chemins de fer, emballeur, employé de banque, fermier... et chargé de dettes en dépit de ses efforts. Il fit la guerre, fut nommé lieutenant puis capitaine et commanda une batterie en France. Démobilisé, il ouvre à Kansas City un magasin de confection, où il eût fait fortune si... le plan de déflation Mellon ne l'eût contraint à contracter envers ses créanciers des obligations dont il mit quinze ans à s'acquitter.

En 1926 il est élu président du tribunal du comté de Jackson, et en 1944 devient vice-président de la République.

Mr. President contient de nombreuses lettres de M. Truman. Dans beaucoup il insiste sur la volonté de paix de son pays et prend vigoureusement position sur le problème russe. « Je suis fatigué de dorloter les Soviets », écrit-il en janvier 1946 à M. Byrnes. Le 10 avril 1951 il signe l'ordre relevant le général Mac Arthur de son commandement et il s'explique de cette décision prise « après mûre réflexion ».

Le président Truman, qu'on voit ici à différents âges, dont le plus tendre, est né à Lamar le 8 mai 1884. Après le bébé puis l'écolier de treize ans, voici l'officier d'artillerie qui se battit vaillamment en France en 1918. Il commandait une batterie dans l'Argonne. Dans une de ses notes il se rend témoignage qu'il fut un chef aimé : « Les hommes se seraient jetés à l'eau pour moi, et quand nous nous sommes séparés ils m'ont offert une coupe en argent haute d'un pied, toute couverte d'inscriptions que je ne méritais pas. » Le jour de l'armistice il écrit : « J'ai fait tirer ma batterie jusqu'à 10 h. 45. Ensuite le silence s'est fait si profond que la tête nous faisait mal. »

« Dans ma classe, à l'école du dimanche, il y avait une ravissante petite fille aux boucles d'or. J'étais trop timide pour oser seulement la regarder beaucoup, et je suis resté cinq ans sans lui parler. Mais j'étais épris et je le suis encore : elle s'appelle Mrs. Truman et c'est la mère de la fille la plus charmante du monde. »

Après avoir été démobilisé Harry Truman s'installe à Kansas City, où il ouvre avec un associé nommé Eddie Jacobson un magasin de bonneterie. L'affaire débuta heureusement, mais tourna mal. Est-ce à cette époque que le président prit le goût des surprenantes cravates qu'on lui voit parfois ? « Mais, assure-t-il, je ne les porte que pour taquiner ma femme et ma fille. Je mets une cravate affreuse rien que pour entendre Bess et Margie rouspéter. Quand elles sont loin je mets des cravates convenables, et ça n'est pas drôle. » Car le président n'est vraiment heureux qu'avec sa famille.

« L'autorité du pouvoir civil sur les militaires était en jeu, et je ne l'ai pas laissée en jeu très longtemps. »

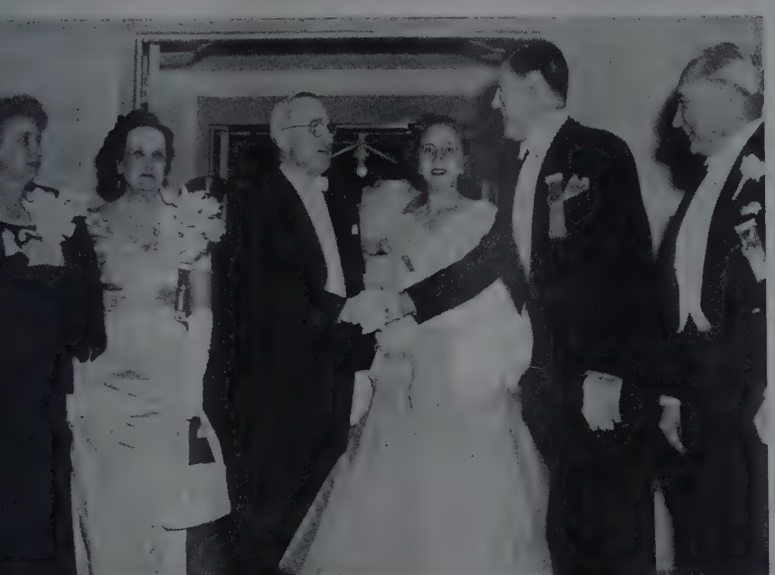
Au cours de ces notes et de ces lettres les remarques du moraliste abondent. Par exemple :

« Les hommes confondent souvent notoriété avec réputation et ils aiment mieux être remarqués pour leurs vices et leurs folies que de passer inaperçus. » Et l'économiste observe : « Plus les peuples produiront et gagneront d'argent de par le monde, plus nous en bénéficierons comme ils en bénéficieront eux-mêmes. » Un passage émouvant montre les hésitations du président avant de décider l'emploi de la bombe atomique. Il se rendit finalement à l'argumentation du général Marshall lui représentant que l'invasion du Japon se solderait par de très lourdes pertes, de sorte qu'en définitive l'emploi de la bombe épargnerait de nombreuses vies humaines. C'est cette idée qui a emporté la décision du président. « Je n'ai pas éprouvé de remords », conclut-il.

Nous devons à la courtoisie de Sélection *du* Reader's Digest *d'avoir pu reproduire les extraits de* Mr. President *qui figurent dans cet article.* Sélection *publie dans son numéro d'avril un condensé du livre de William Hillmann.*

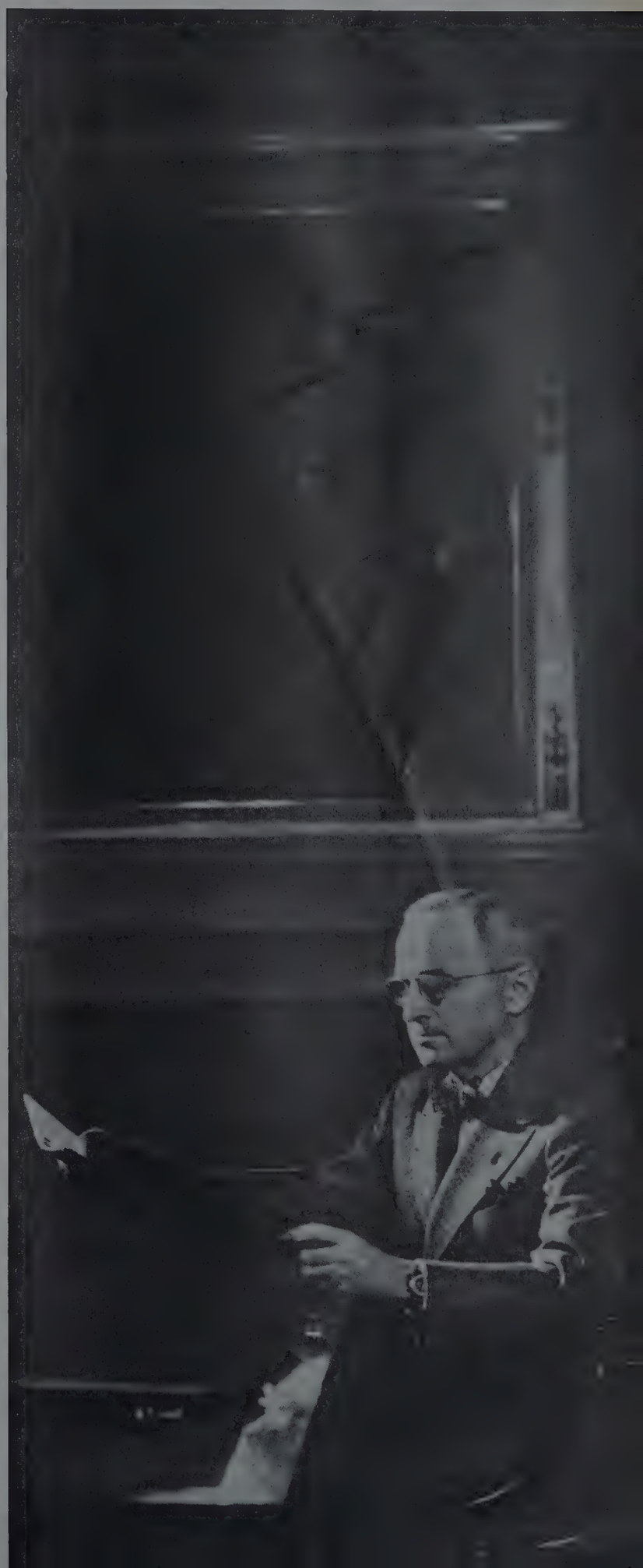
Le large sourire du président des États-Unis exprime le plaisir qu'il éprouve à prendre quelque délassement. La pêche, où Mme Truman l'accompagne volontiers, est son sport favori. M. Truman est musicien. « Mais je n'aime pas le bruit qui passe pour de la musique aujourd'hui. J'aime la musique mélodieuse. » Ses goûts ? Bach, Mozart, la « Cinquième », de Beethoven, et « le Danube bleu », de Strauss. « Rien n'est plus délicieux. »

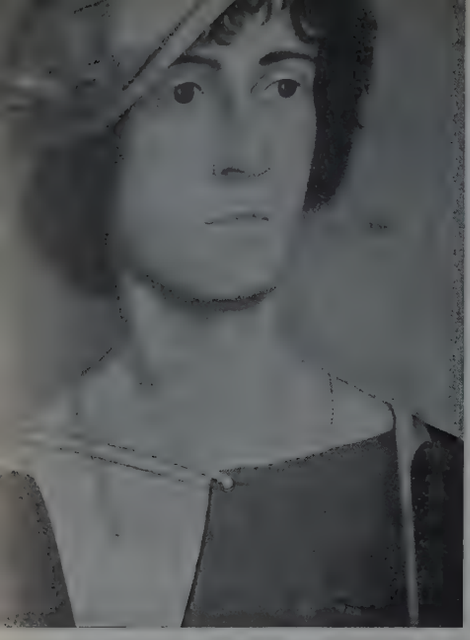
M. Truman avec son prédécesseur, Roosevelt, peu avant la fin de celui-ci. « J'ai été véritablement bouleversé en apprenant que le président était mort et que le poids du gouvernement me tombait sur les épaules. J'ignorais quelle répercussion cet événement allait avoir sur l'effort de guerre, le contrôle des prix, la production de guerre et tout. Je n'avais aucune habitude de tout cela, et il y avait de quoi me donner à réfléchir sérieusement. » Ci-dessous, le président arrive à un grand bal donné à Washington.



Le 5 août 1945 le président Truman rencontrait S. M. George VI. Il résume ainsi ses impressions : « C'est un homme fort agréable et étonnant. Nous avons eu un court entretien, juste avant le repas, sur le « Renown », dans le carré du roi. Il s'est beaucoup intéressé à ce qui s'est passé à la conférence de Berlin et à notre nouvel et stupéfiant explosif. Il m'a demandé un autographe pour chacune de ses filles et pour la reine. »

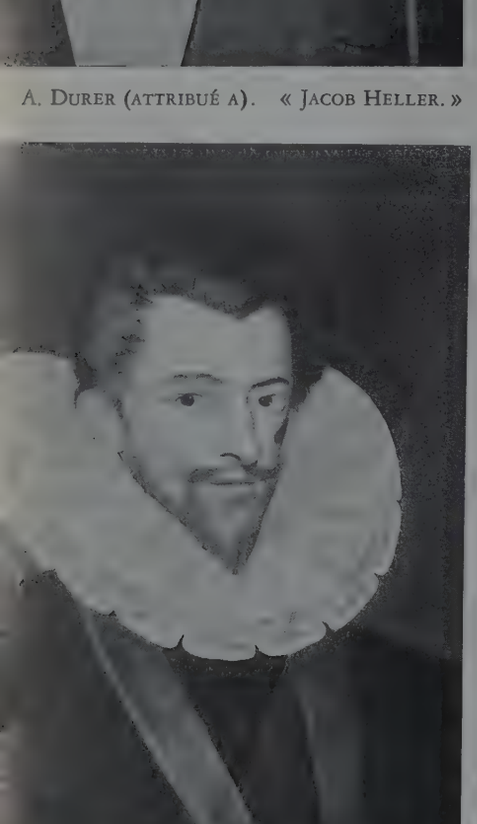
Le chef de la grande République dans son cabinet. « La présidence des États-Unis est, dit-il, une écrasante responsabilité pour un seul homme, une tâche de direction quasi fantastique. Ce ne sont pas des sondages ni l'opinion du moment qui comptent, c'est le bien et le mal et les qualités du chef. »



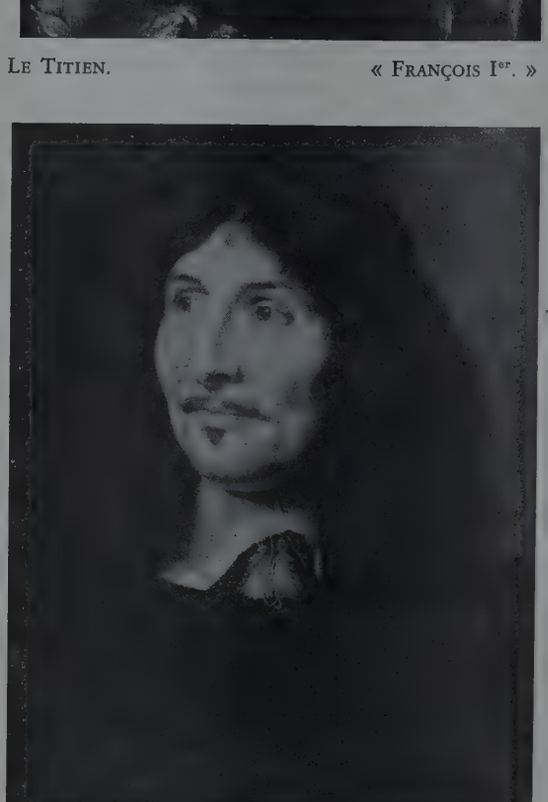


A. Durer (attribué a). « Jacob Heller. »

Le Titien. « François Ier. »



Dumoustier. « Henri de Guise. »



Lefèvre. « Colbert. »

DE GRANDS HOMME

VUS

Qui n'a pas éprouvé quelque surprise en visitant les « Cent Portraits d'hommes » de la Galerie Charpentier ? Tels personnages dont nous avions lu les livres, vu les tableaux, entendu les musiques, les imaginions-nous ainsi ? C'est l'un des grands attraits de cette exposition : on n'a pas choisi seulement l'image familière, celle dont la reproduction s'est déjà imposée à notre mémoire. Nous découvrons de glorieux visages disparus.

En général rien n'est plus fastidieux qu'une galerie de portraits — surtout quand le sexe fort est seul à l'honneur. Ici le choix et la diversité des portraitistes, la valeur des portraits et la qualité du modèle se conjuguent pour que l'intérêt soit constamment renouvelé. Nous allons d'une œuvre de Giotto — un portrait de *Dante* — jusqu'aux contemporains. Au vrai, ce n'est pas une progression. Pour une fois les organisateurs eussent été bien inspirés à ne pas associer les jeunes aux anciens. Nos artistes n'accordent aucune vertu à la ressemblance, et leurs recherches s'opposent le plus souvent à cet ensemble de valeurs cordiales qui rendaient sensible la présence du modèle, préoccupation majeure des peintres d'autrefois. A quelques exceptions près (il y a notamment un excellent portrait de *Dignimont* par Derain), l'art contemporain n'est que fort imparfaitement représenté.

Jusqu'ici le visage humain était abordé comme la chose la plus digne d'être peinte. C'est ce qui nous vaut tant d'admirables tableaux où l'homme est scruté, décrit dans sa complexité et surgit devant nous non seulement dans la fidélité de sa structure, mais dans sa vérité morale. Reproduire les traits avec exactitude était alors chose courante. Le grand peintre allait plus loin dans la représentation de l'esprit ; et certains allaient au delà encore qui nous apportent dans leurs portraits l'ordre et la lumière des chefs-d'œuvre. Nous en ressentons le frémissement dans le fier profil du *Pétrarque* de Simone Martini, ou chez cet élégant garçon vêtu de gris, coiffé de rouge dont le portrait a été attribué à Dürer. Bien des peintres se sont penchés sur leur propre visage avec un intérêt dont Rembrandt nous a fourni les plus illustres et les plus constants témoignages. Nous trouvons, peints par eux-mêmes, La Tour, Largillière, Bonington, Carpeaux, Monet, Degas, La Fresnaye. Mais le portrait de Monet par son camarade Renoir dépasse largement l'auto-portrait par sa facture et sa vitalité. Et Bonnard, ce peintre de l'impalpable, quelle force ne possède-t-il pas en peignant la lourde personne d'Ambroise Vollard ?

Si les admirables toiles de Péronneau n'ont que peu d'intérêt historique, nous n'en dirons pas autant du *Colbert* de Lefèvre, du *Talleyrand* de Prud'hon, du jeune *Chateaubriand* de Girodet, de l'ardent *Jules Vallès* de

L'OPINION D'YVES GANDON SUR « BEAU SANG », « ... SUR LA TERRE COMME AU CIEL » ET « LE JARDIN DU ROI »

Raymond Hermantier n'en est plus au stade des promesses. Chacun de ses spectacles témoigne pour lui, et sa jeune maîtrise peut nous rassurer. Après son admirable *Marie Stuart* au théâtre de l'Humour, voici la première pièce d'un noble écrivain, M. Jules Roy, et cette pièce : *Beau Sang*, méritait d'être montée.

La scène se passe en 1307, alors que Philippe le Bel décida l'arrestation des templiers. Un de ceux-ci, Pierre d'Aumont, réussit à fuir ses persécuteurs. Il est recueilli dans un château, en l'absence du maître du logis, par la mère de celui-ci, puis par sa femme. Toutes deux s'entendent, malgré la haine qui les divise, pour cacher le fugitif et favoriser son évasion. Leurs motifs sont différents. La mère admire les templiers parce qu'elle ajoute foi à la calomnie selon laquelle ils cracheraient sur la croix. La bru, au contraire, les admire pour l'héroïsme qu'ils incarnent, et cela d'autant que son mari est un homme incurablement veule et d'esprit étroit... Aussi ne tarde-t-elle pas à trouver à son goût celui dont elle panse les blessures ; lui-même est attiré par elle. Rien cependant ne se passera entre eux, car survient un autre templier à bout de forces, Hamelin. Pierre d'Aumont reprend conscience de ses durs devoirs. Il confesse sa tentation à Hamelin, qui l'absout après l'avoir flagellé avec sa ceinture. C'est le plus haut moment de la pièce par le pathétique de la situation et l'économie du langage. Après cela les deux templiers peuvent partir, comme si rien ne s'était passé.

On voit bien ce qui a pu tenter l'auteur de *la Vallée heureuse* dans un tel sujet ; il a beau se défendre de toute allusion à l'actualité : celle-ci nous presse et nous rend étrangement fraternel un enseignement vieux de six siècles.

L'interprétation, supérieurement conduite par Raymond Hermantier dans le rôle de Pierre d'Aumont, passe l'éloge. Jeanine Crispin, que la Comédie-Française ne sut pas utiliser, se montre magnifique d'ardeur concentrée. Annie Cariel distille le venin de la marâtre avec autorité. Enfin Claude Laydu, en Hamelin, apporte la preuve que sa réussite dans le rôle du curé de campagne de Bernanos ne fut pas un hasard.

Lorsque Pierre d'Aumont est condamné à la fustigation par son frère dans l'ordre du

Ci-contre : Girodet. « Chateaubriand. »

A droite : Renoir. « Claude Monet. »

PAR DE GRANDS PEINTRES

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

Courbet, du *Barbey d'Aurevilly* ravagé de Ribot ou même du si curieux *Pierre Loti* du douanier Rousseau. Il y eut au XIXe siècle de ces rencontres exceptionnelles de grands peintres et de personnages illustres ; mais la bourgeoisie triomphante préférait des images plus flatteuses, fabriquées chez des portraitistes enjoliveurs.

L'OPINION D'ANDRÉ ROUSSEAUX SUR

LÉON BLOY INTIME

La même semaine Léon Bloy a été l'objet d'une exposition et d'une publication inédite.

L'exposition se trouve à la Galerie Jean Loize, 47, rue Bonaparte, où l'on avait déjà remarqué, il y a deux ans, une exposition Bernanos qui a fait beaucoup parler d'elle. Grâce au concours de M. Joseph Bollery, historiographe de Léon Bloy et de son œuvre, une quantité de portraits, d'autographes, de manuscrits, d'éditions, de documents de toutes sortes y sont rassemblés.

La publication qui coïncide avec cette manifestation est celle des lettres intimes que Léon Bloy écrivit entre 1902 et 1914 à sa femme et à ses deux filles. Cette édition originale, établie par M. Marcel Astruc, est à tirage très limité. On souhaite qu'elle soit bientôt suivie d'une édition plus courante, car elle montre un Léon Bloy qu'on ne discerne pas toujours à travers les livres où se déchaîne sa célèbre violence.

A la date où commence cette correspondance Léon Bloy a cinquante-deux ans. Il a épousé à Paris, douze ans auparavant, Jeanne Molbech, fille du poète danois Christian Molbech. Leurs deux filles, Véronique et Madeleine, sont alors âgées de onze et de cinq ans.

Léon Bloy à cette époque demeure à peu près inconnu. La première édition de *la Femme pauvre,* qui parut en 1897 à deux mille exemplaires et qui sera la plus répandue de ses œuvres, mettra quinze ans à s'épuiser. La conspiration du silence est bien organisée par les ennemis que l'écrivain s'est faits dans le monde littéraire. Il lui faut vivre dans une pauvreté qui parfois va jusqu'à la misère et qui a causé la perte de deux autres de ses enfants. Mais rien n'abat le courage de Bloy, qui, en 1910, écrivait à un ami : « N'y eût-il personne pour me lire, j'écrirais quand même, parce qu'il faut que la vérité soit dite, ne fût-ce qu'à des pierres. »

Ce courage est visible dans les lettres à sa famille, mais il est accompagné d'une très douce tendresse, comme le fait justement remarquer M. Léopold Levaux dans son introduction. Ce n'est pas ici Bloy le véhément, mais un homme dont la fermeté d'âme, toujours la même d'ailleurs, se manifeste avec une exquise humilité. Presque toujours cet homme est au bord de la détresse ; mais toujours il dit sa confiance avec une admirable simplicité. Ainsi dès la première lettre, où il écrit à sa petite fille de cinq ans ses déboires au cours d'un voyage à Paris :

« Ton petit papa est perdu dans Paris et il a beaucoup de chagrin. Le monsieur qui devait lui donner à dîner n'y était pas et le pauvre papa avait bien faim... »

Mais il est rare que Léon Bloy pense à lui-même. La plupart des lettres qui sont ici réunies ont été écrites par lui quand sa femme et ses filles étaient en vacances au Tréport, en Bretagne. Il est resté à Paris, lui, pour travailler, achever un livre. La question d'argent est toujours obsédante. « Je suis extrêmement pauvre et tourmenté par la crainte que vous ne manquiez d'argent. Hier la journée a été pénible. Le charbonnier est venu me voir et il a fallu consentir à lui faire deux horribles billets : 500 francs pour le 15 octobre et 262 pour le 15 novembre, en comptant exclusivement sur Dieu. » Mais, au nom du ciel, que ses chéries n'abrègent pas leur voyage ! L'année où elles sont en pèlerinage à Rome il compte bien qu'elles passeront par Assise. Il travaille et il prie. Donc tout ira bien. « Tu parles de revenir si je suis trop triste. Tu ne pourrais pas me faire en ce moment une plus grande peine... Tout est très bien, puisque je n'ai pas besoin de vous... Il faut craindre de déranger ce que Dieu lui-même a voulu. »

Ces lettres, écrit M. Léopold Levaux, évoquent une atmosphère de féerie chrétienne et d'assurance évangélique. La gentillesse naturelle y donne une sorte de charme familier à l'héroïsme spirituel et à la beauté morale.

Temple, le grief essentiel de l'accusation est qu'il a renié l'ordre en pensant, pour une femme, conquérir les biens de ce monde. Dans ... *Sur la terre comme au ciel,* de l'Autrichien Fritz Hochwälder, que représente le théâtre de l'Athénée, c'est aux consignes de la Compagnie de Jésus que le Père Provincial Alfonso Fernandez sacrifie une œuvre qu'il croit saine et bonne aux yeux de Dieu. Au XVIIIe siècle, en effet, les jésuites avaient créé au Paraguay un état collectiviste qui, ne visant qu'au bonheur des Indiens, avait atteint une prospérité matérielle de nature à susciter les convoitises du roi d'Espagne et les inquiétudes de Rome. Un « visiteur » fut délégué par Sa Majesté Catholique auprès des jésuites pour enquêter sur leur activité et y mettre fin. Les jésuites auraient pu se défendre, et le firent d'abord, puis, sur l'ordre de Rome, capitulèrent. Madrid voulait reprendre ses prérogatives ; la papauté ne voulait pas qu'à rendre les Indiens trop heureux le temporel l'emportât sur le spirituel.

Exploité par l'auteur avec une grande sobriété dramatique, ce thème a fourni le texte d'une pièce solide où une psychologie très sûre étaie une action d'une ligne rigoureuse. Dans un décor suggestif de Georges Wakhevitch, M. Jean Mercure l'a mise en scène avec autant d'intelligence que de tact. Si j'ajoute que Jean-Roger Caussimon, Roger Karl, Emile Drain, Léon Walther et Jean Mercure en personne la servent comme elle devait l'être, et que Victor Francen campe son personnage de Père Provincial avec une rare noblesse, j'en aurai assez dit pour recommander ... *Sur la terre comme au ciel.*

Au théâtre du Quartier Latin, où il fait ses seconds débuts, Pierre Devaux donne *le Jardin du roi ou la Nymphe à barbe* avec la collaboration du charmant compositeur Georges van Parys, et nous voilà reportés aux temps heureux d'Offenbach. Polisson de Jupiter ! Figurez-vous que dans les jardins du roi Midas le père des dieux se métamorphose en nymphe pour séduire à coup sûr une jolie fille de son goût et qui préfère aux faunes grossiers ses rivales en beauté. Et ne voilà-t-il pas que son filial messager Apollon, chargé de lui préparer les voies, a oublié sous quel aspect papa Jupiter allait se manifester ? Ce n'est que le début de cette plaisante histoire où Pierre Devaux a multiplié des facéties mises en valeur par le jovial Jean-Marc Thibault et les toutes gracieuses Edith Perret, Delphine Seivig, Jacqueline Dor et Jeanne Dorival. Poésie à fleur de peau, humour léger, gaîté contagieuse, saveur du langage, tout cela défile à un rythme endiablé dans un spirituel décor de Jean Oberlé.

LE TRÉSOR DE LA RUE MOUFFETARD

515 PIÈCES D'OR

VENDUES AUX ENCHÈRES

LES OUVRIERS SUR L'IMMEUBLE DE LA RUE MOUFFETARD OU ILS DÉCOUVRIRENT EN MAI 1938 LE TRÉSOR QUI ALLAIT VALOIR À CHACUN D'EUX UNE FORTUNE.

LOUIS, DEMI-LOUIS ET DOUBLES-LOUIS A L'EFFIGIE ROYALE ONT FAIT L'ADMIRATION DES EXPERTS PAR LE TRÈS BEL ÉTAT DE LEUR CONSERVATION.

LA FORME DES ÉCUSSONS QUI ORNENT LE REVERS DE CETTE PIÈCE D'OR RAPPELLE CELLE D'UNE PAIRE DE BESICLES, D'OU LUI VIENT LE NOM DE LOUIS AUX LUNETTES.

GRANDE fut la surprise des ouvriers qui travaillaient à démolir deux maisons de la rue Mouffetard, le n° 51 et le n° 53, quand, en 1938, ils mirent au jour un trésor. Cela se passait le 24 mai. En exécutant leur besogne les démolisseurs découvrirent des cachettes dans lesquelles étaient enfouis des rouleaux de pièces d'or ficelés. Identifier la provenance de ces rouleaux, immédiatement baptisés « le trésor de la rue Mouffetard », fut facile, car ils étaient accompagnés de dispositions testamentaires prises au profit d'Anne-Louis-Claude Nivelle par son père, Louis Nivelle, écuyer, conseiller, secrétaire du roi, audiencier en la chancellerie du palais, sous Louis XV. Curieux homme, fort galant et mort mystérieusement.

Le « trésor » fut mis sous séquestre. Seule la prudente sagacité de l'administrateur judiciaire chargé de ce séquestre empêcha la réquisition pendant la guerre. Celle-ci achevée, des revendications s'élevèrent quant à la dévolution de la fortune trouvée rue Mouffetard. Des héritiers de feu l'audiencier Nivelle se révélèrent, et fort nombreux. Ils firent valoir leurs droits. De leur côté les ouvriers se prévalurent des dispositions du Code civil qui allouent à qui trouve un trésor — à l'inventeur, dit la langue du droit — une part de celui-ci.

Ce fut seulement le 2 juin 1949 qu'un jugement répartit les 515 pièces d'or rassemblées en rouleaux entre les inventeurs — les ouvriers — et les héritiers Nivelle. Les premiers recevaient 269 pièces et les autres 246. De part et d'autre on résolut de vendre. Mais la situation était bien différente pour les deux groupes. Tandis que les ouvriers n'étaient plus que cinq, les héritiers étaient plus de quatre-vingts. C'est dans ces conditions que les pièces d'or furent vendues à l'Hôtel Drouot les 20 et 21 mars, Me Rheims dispersant le lot des « inventeurs » et Me Marcel Charpentier, la part indivise des héritiers avant partage.

Tous à l'effigie de Louis XV, ces louis, doubles-louis, demi-louis sont dans un état de conservation excellent, car l'érudit M. Bourgey, qui les a expertisés, les qualifie généralement « très beau » et souvent « superbe ». Ils sont de deux types, l'un dit « aux lunettes », l'autre « au bandeau ». Le premier montre le roi jeune, tourné à gauche, drapé. Le nom donné à ces pièces vient des écussons de France et de Navarre qu'elles portent ovales et jumelés au revers et dont la forme fait penser à des lunettes. On cessa de frapper ces pièces en 1740. Quant à l'autre type, il porte la tête du roi tournée à gauche, coiffée d'une longue perruque, un bandeau dans les cheveux, d'où le nom.

Le titre de ces pièces est de 900 millièmes d'or fin. C'est ce qui explique que dès le XVIIIe siècle elles furent recherchées par les thésauriseurs, leur poids légal étant pour les louis de 8 gr. 15.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

Le nouvel ambassadeur des Etats-Unis en France, M. James C. Dunn, qui représentait son pays à Rome jusqu'à ces derniers jours, vient d'arriver par la voie ferrée à Paris, où notre photographie le montre quittant en voiture la gare de Lyon peu après sa descente du train.

LÉGION D'HONNEUR

La rosette d'officier de la Légion d'honneur récemment décernée à M. Pierre Blanchonnet lui a été remise par notre président, M. Vincent Delpuech (sur notre photographie), au cours d'un déjeuner qui réunissait à l'hôtel Ritz de nombreuses personnalités. Plusieurs membres du gouvernement, le président Henri Queuille, M. Martinaud-Deplat et M. Charles Brune, y assistaient, ainsi que MM. Bourgès-Maunoury, Paul Coste-Floret et Laurent-Eynac. Mlle Sicard et M. Touren, respectivement chefs de cabinet de MM. Pleven et Martinaud-Deplat, étaient également présents. Parmi les représentants de la presse et de la publicité on remarquait : M. Albarranc, président du Groupement national des journaux et publications ; M. Henri Massot, président du Syndicat de la presse parisienne ; M. Baylet, député de Tarn-et-Garonne, directeur de *la Dépêche du Midi* ; M. Bernard de Plas, président de la Fédération française de la publicité ; MM. Lapeyre, directeur général, et Bouchetal, secrétaire général des N. M. P. P. ; MM. Yves Mas, Soulié, Malécot, Beyler, Kapp, de Montfort, etc.

NOUVELLES DE L'UNION FRANÇAISE

Le Viet-Nam accroît ses exportations de riz

L'Indochine était avant 1940 gros producteur et gros exportateur de riz. Après la guerre les sabotages, l'insécurité, les guérillas avaient entraîné une réduction des exportations. Mais voilà que d'année en année la production accrue permet une reprise des exportations. Celles-ci sont passées de 120.000 tonnes en 1950 à 350.000 tonnes en 1951.

PETITES CHRONIQUES

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE :

Winston Churchill, *l'Etau se referme*, tome V des « Mémoires sur la deuxième guerre mondiale » ; première partie : *l'Italie capitule* ; deuxième partie : *de Téhéran à Rome* (Plon, IV-384 et 390 pages). L'illustre homme d'Etat réunit dans ces deux volumes les souvenirs de la période qui s'étend de la chute de Mussolini au débarquement en Normandie. Cette histoire vécue s'accompagne d'innombrables documents inédits, les uns dans le texte, les autres en annexe, qui jettent sur bien des événements une clarté imprévue.

Churchill s'y exprime avec sa proverbiale franchise, sans ménagements pour les faiblesses ou les erreurs qu'il croit constater chez ses alliés. Il met en pleine lumière le rôle et les conceptions de chacun ; le pittoresque ou la malice dont il colore si volontiers ses jugements n'en altèrent ni la sincérité ni la pertinence.

Un des chapitres les plus révélateurs de ce livre est celui qui relate la conférence de Téhéran, où il discuta avec Roosevelt et Staline le plan des opérations à venir. Il dément énergiquement la légende (surtout accréditée en Amérique) d'après laquelle il aurait déconseillé le débarquement en Normandie et essayé d'entraîner les Alliés dans une invasion des Balkans ou une campagne de grand style en Méditerranée orientale. Quand Staline lui demande : « Le Premier ministre et l'état-major britanniques croient-ils vraiment à l'opération Overlord ? » (Le franchissement de la Manche.) Il répond : « Si les conditions sont réalisées en temps voulu, notre devoir absolu sera de jeter contre les Allemands, à travers la Manche, jusqu'à la dernière parcelle de nos forces. »

A Téhéran on parla de l'Allemagne. Staline déclara qu'il aimerait la voir démembrer. Il fallait, selon lui, la diviser de telle façon qu'elle ne pût jamais se reconstituer. Roosevelt parut d'accord ; Churchill se réserva.

Puis on discuta le sort de la Pologne. Eden suggéra que ce qu'elle perdrait à l'est, du côté russe, elle pourrait le regagner à l'ouest, sur l'Allemagne. Staline répliqua que c'était possible, mais qu'il n'en savait rien.

Alors Churchill expliqua, au moyen de trois allumettes disposées sur la carte, comment il voyait ce déplacement vers l'Ouest.

Son idée, dit-il, plut à Staline.

Plus intéressant encore est, pour les Français, le chapitre qui évoque les rapports, souvent orageux, du Premier anglais avec le général de Gaulle et le Mouvement de libération nationale.

L'AMÉRIQUE :

J.-M. Chevillot, *l'Amérique expliquée* (Monde nouveau, 270 pages). Témoignage sincère d'un voyageur qui a parcouru le Nouveau Monde de la baie d'Hudson aux Tropiques, de l'Atlantique au Pacifique. Son but est de donner des Etats-Unis une explication sociologique. Leur courte histoire est celle de la lutte d'hommes libres pour la sauvegarde de leur idéal, de la résistance de l'homme à la mécanisation qu'entraîne le progrès technique. Angoissé devant les perspectives de l'âge atomique, l'Américain échappe à l'orgueil qui aveugle ou isole ; il est prêt à collaborer avec les autres hommes et accepte leurs critiques avec la volonté sincère d'en tirer profit. Il a au plus haut point le sens de la solidarité humaine et tient à se déclarer chrétien.

La France et l'Amérique ont le plus grand intérêt à regarder l'une vers l'autre, car chacune peut discerner en partie son avenir dans le présent de l'autre, celle-ci précédant celle-là dans une voie différente. L'Amérique est le pionnier du progrès matériel ; la France reste une animatrice de la vie spirituelle.

Moralement, plus que physiquement, l'Amérique se sent aujourd'hui à l'étroit chez elle ; elle déborde vers nous à travers l'Océan. « Il s'agit de l'accueillir sans se laisser submerger, car elle a quelque chose à nous apporter et à nous apprendre pour le salut de notre liberté ».

ALBERT MOUSSET.

S. A. S. le prince Raymond de la Tour et Taxis et, tenant sur ses genoux S. A. S. le prince Charles Alexandre, S. A. R. la princesse de la Tour et Taxis.

UN BAPTÊME PRINCIER

Le baptême du prince Charles-Alexandre de La Tour et Taxis, fils du prince Raymond de La Tour et Taxis et de la princesse, a été célébré à Saint-Cloud dans la plus stricte intimité. Le parrain était le prince Napoléon et la marraine, la reine Elisabeth de Belgique. Notre photographie représente de gauche à droite : S. A. I. le prince Napoléon, S. A. S. le prince Raymond de La Tour et Taxis, S. A. R. la princesse de la Tour et Taxis, qui est également princesse de Grèce et de Danemark, tenant sur ses genoux S. A. S. le jeune prince Charles-Alexandre ; puis S. M. la reine Elisabeth de Belgique, S. E. le prince George-André Radziwil et S. A. R. la princesse George de Grèce, née Marie Bonaparte. La princesse de Ligne, mère de S. A. S. le prince Raymond de la Tour et Taxis, assistait également à la cérémonie.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Les réunions se succèdent à l'Etrier. Un parcours d'entraînement relativement coulant sur les pistes de Madrid, aux Lacs, permit à sept concurrents de terminer sans faute. Ils durent être départagés par le temps. M. Leroy, pilotant Angora, prend la tête en 1'19". Le colonel Aublet est deuxième avec 1'21", en selle sur Sigurd, le cheval d'école de M. Dupendant. Trois épreuves de dressage disputées par la suite porte Dauphine firent constater de sérieux progrès. La série A revint à Mlle Luchaire, première et seconde. En série B, plus accentuée comme difficultés, Mme Palis de Lauzet se place devant M. Gamelin. La série C, comprenant les mouvements essentiels de « la Grande Reprise », fit applaudir Mme de Coataudon présentant Freeland « dans les fourches » avec beaucoup d'élégance. Elle surclasse de 3 points 1/2 M. Le Héron ; toutefois Rayon d'Or, calme et soumis, ne nous a pas déçus.

Il appartenait également au Cercle de l'Etrier de marquer le début de la saison hippique 1952 par une série d'épreuves officielles figurant au calendrier et destinées à mettre les « jumpers » sur leurs jambes et à faire reprendre le contact du grand public aux « amateurs ». Le 15 mars il fit réellement froid. Qu'importe, on galopa comme à la chasse, le col de l'habit rouge frileusement relevé. M. Calmon, très en verve, enlève le prix du Bois de Boulogne avec Dolly II, de l'écurie Villenave, en 1'24"2/5. Le Saint-James s'inscrit au palmarès de Mme Lalonde, qui a admirablement interprété Muscadin. Le lendemain, température plus clémente, rayon de soleil pour le Military. La première série fut pour le commandant Granel, écuyer en chef à l'Ecole de guerre, à son aise sur Séduisant. Le vétérinaire capitaine Barrairon s'octroie la deuxième avec brio. Autour des lices et devant le club house : Mme Villenave, Mlle de Genellis, Mme Jalenques de Labeau, Mme Dehesdin, M. Thébault, le comte de Maillé, etc.

TRÉ-HARDY.

COURRIER MEDICAL

Hérédité et tuberculose

Le professeur Turpin vient de signaler à l'Académie de médecine l'existence d'un facteur héréditaire, relatif, il est vrai, dans la transmission de la tuberculose. Cette communication tire sa valeur de ce que son auteur est un des meilleurs spécialistes français des problèmes de l'hérédité.

L'intérêt de la communication réside dans le fait que l'enseignement classique donnait jusqu'ici une place tout à fait négligeable, souvent même nulle, au facteur héréditaire, et que seul en pratique Auguste Lumière, chercheur convaincu mais non officiel, multipliait les travaux dans ce sens. La doctrine contagionniste est solidement établie sur les expériences de Villemin et sur de trop nombreux cas de contaminations de lycées, d'entreprises, de casernes. Elle ne semble plus pouvoir être ébranlée, mais le travail du professeur Turpin permettra de mettre à sa place la prédisposition héréditaire.

R.-J. M.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

En un temps où, en peinture, l'esquisse est maîtresse et où l'on évite soigneusement de dessiner, parce que, depuis les Impressionnistes, beaucoup d'artistes ignorent le dessin, sa science, son art et sa poésie, on ne peut qu'apprécier davantage les admirables leçons que nous donnent les grands maîtres du passé. Aussi les expositions de dessins que la Bibliothèque nationale et le Musée du Louvre organisent à Paris depuis quelques années sont-elles très profitables pour de nombreux artistes, comme elles sont très goûtées d'un public de plus en plus nombreux composé de toutes les classes de la société, alors qu'autrefois seuls quelques amateurs et dilettantes semblaient saisir toutes les beautés subtiles d'un dessin. Tel était le cas de Franz Koenigs, qui, au début de ce siècle, a pu grouper une collection exceptionnelle qu'il légua au musée Boymans de Rotterdam et dont un choix de quelque cent cinquante dessins est actuellement présenté à la Bibliothèque nationale.

Van Gogh. — *Vue d'Arles.*

Deux érudits qui sont aussi des hommes de goût ont réalisé cette exposition : MM. Ebbinge Wubben, directeur du musée Boymans, et Jean Vallery-Radot, conservateur du Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, aidés, pour les substantielles notices du catalogue, de M. Haverkamp Begemann.

Toutes les grandes écoles de peinture sont là représentées. Le graphisme subtil de Pisanello voisine avec la fougue baroque des traits ondulants et torturés d'un Tintoret, le modelé et l'intellectualisme d'un Vinci avec la poésie naturaliste d'un Guardi. Dürer apporte la franchise de son dessin aux traits pleins, alors que Roger de la Pasture, dans une *Vierge à l'Enfant*, étudie avec le même amour le visage, l'expression et les plis cassants du vêtement.

Les éléments de vie et de volupté que Rubens révèle dans ses portraits, dans ses nus, affirment cette truculence bien flamande, cette surabondance qui lui est propre. Son crayon cherche la forme dans toute sa densité ; alors que pour les Italiens le corps humain est avant tout une arabesque et un symbole idéalisé d'un « canon » parfait, il demeure pour les Nordiques un poids de chair étudié dans tout son réalisme intransigeant.

C'est aussi le cas de Rembrandt, mais ce génial Hollandais a su fondre son naturalisme en poésie, et par le mirage de la lumière ses dessins à la plume ou au lavis atteignent aux plus hauts sommets de la musicalité et de la rêverie. Et les croquis de paysages de Claude Gellée, ce Français devenu Romain, accusent une vision pré-impressionniste. Watteau, Fragonard et G. de Saint-Aubin expriment dans leurs dessins leurs qualités éminemment françaises de style, d'esprit, de verve mêlées d'éléments poétiques.

Les « mines de plomb » de M. Ingres, blondes, aux lignes souples, aux arabesques subtiles, s'opposent aux aquarelles ou croquis saisissants de vie d'un Delacroix, alors qu'un Daumier s'attache à rendre la densité et le poids des corps, en même temps qu'il exerce sa satire sur la société bourgeoise de son temps. Degas, Cézanne, Lautrec, Van Gogh terminent brillamment cet ensemble.

Maurice Sérullaz.

LES

BONS DU TRÉSOR

A INTÉRÊT PROGRESSIF

SOUSCRITS A PARTIR DU 17 MARS 1952

SONT ADMIS APRÈS SIX MOIS
EN PAYEMENT DES IMPOTS DIRECTS

AVEC LE BÉNÉFICE D'UNE MAJORATION DE 10 %
DES INTÉRÊTS COURUS

PRIX D'ÉMISSION : 4.975 Frs

PRIX DE REMBOURSEMENT
CROISSANT DE 3 MOIS A 3 ANS JUSQU'A 5.625 Frs

64

FEUX ET SIGNAUX

Dans cette élégante plaquette (éditée par la Maison Ozanne, 56, rue de Verneuil, Paris) le capitaine de vaisseau Pierre Sizaire a extrait de documents nombreux et souvent malaisés à consulter tous les éléments utiles au navigateur et les a rassemblés de manière à lui permettre d'avoir rapidement tous renseignements utiles. Des planches en cinq couleurs illustrent cette brochure présentée sous une couverture de Pierre Peron, peintre de la marine.

COURRIER DE LA DANSE

« Les Caprices de Cupidon » à l'Opéra

Les Caprices de Cupidon est l'un des plus anciens ballets puisqu'il date de 1786. Il a conservé sa chorégraphie originale et présente un vif intérêt, car il permet de voir une série de « pas de deux » authentiques, caractéristiques de son époque. La technique y apparaît légère, peu chargée, peu encline à la virtuosité (l'entrechat quatre... à peine esquissé). Le thème est un peu mince et convient mal à l'Opéra. Il ne manque pourtant pas de charme. Le dieu d'amour, heureux au milieu de ses charmilles et de ses jardins pâles, s'amuse à mêler les couples venus se faire bénir par lui... Une Norvégienne est emportée par un Noir, une Grecque par un Germain... Chacun cherche son âme sœur perdue. Un contraste heureux entre la première partie, claire : l'exposition, présentant les pas de deux de ces couples, successivement, et la seconde partie, vivace, endiablée. La musique de Jens Lolle, élève de Mozart, est désinvolte, capricieuse comme ce Cupidon lui-même ; le décor est joyeux, ensoleillé (Chapelain-Midy, exécuté par M. Moulène). La chorégraphie de Vincenzo Galéotti, réglée par Harald Lander et dansée par un très jeune petit rat, Arlette Rémy, par de jeunes danseuses et danseurs, à l'honneur ici comme ils l'étaient dans *Septuor* ou *Blanche-Neige*. Parmi eux, une délicieuse Grecque : Clavier, une charmante Norvégienne, et des Danois endiablés : Mlle Guillot et M. Andréani.

Martine Cadieu.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Le « témoignage » de Jouvet

Gérard Caillet a fait mention ici de la plaquette illustrée par Christian Bérard, où l'on a recueilli la confidence à mi-voix — « *Ecoute, mon ami* » — confidence à soi-même, retrouvée sur la table de Jouvet (Flammarion). Mais c'est un véritable testament qu'il nous laisse avec ses *Témoignages sur le théâtre* (ibid. *Bibliothèque d'esthétique*), testament d'autant plus émouvant que Jouvet n'a pas eu le temps d'y mettre la dernière main, et que ce qu'il appelle lui-même ses « idées-sensations » jaillissent avec cette spontanéité, cette chaleur de vie sur lesquelles la mort n'a pas eu de prise. Voici donc « pourquoi » et « comment » l'acteur-metteur en scène a fait ce qu'il a fait. Il s'explique sur sa foi, ses mobiles, ses impulsions, les conditions de sa création et de toute création dramatique. Il s'attarde longuement sur Molière, sur ce *Dom Juan* surtout et ce *Tartuffe* qui lui tinrent tant au cœur et qui furent la cause d'une blessure dont il n'a pas eu le temps de guérir. On ne voudrait pas donner à penser qu'il s'agit d'un plaidoyer : c'est la réflexion, la leçon d'un artiste qui tente d'analyser les aspects fondamentaux de son art.

« La Seconde Guerre mondiale »

Cet important volume de près de 600 pages grand format et abondamment illustré de photographies et de hors-texte en couleurs constitue un numéro spécial du Larousse mensuel illustré de 1939 à 1947. Une étude préliminaire sur les événements internationaux de 1936 à 1947 retrace à larges traits les faits essentiels qui marquèrent l'avant-guerre et la guerre proprement dite jusqu'à la veille de la guerre froide. Un véritable dictionnaire rapporte ensuite, dans l'ordre alphabétique, toute la douloureuse actualité de ces dix années. L'ouvrage se termine par une précieuse chronologie des événements mondiaux du 1er août 1939 au 31 décembre 1947. Avec ses 1.035 gravures, ses 68 cartes, ses 8 grandes planches en couleurs et son index de 5.000 mots, *la Seconde Guerre mondiale* (Larousse, édit.) apparaît comme un instrument de travail et un mémorandum hors de pair.

Y. G.

COURRIER MUSICAL

Redécouvrons Marc-Antoine Charpentier

C'est à l'occasion de l'exposition Philippe de Champaigne que la Société des amis de Port-Royal, par les soins de la Radiodiffusion française, vient de consacrer un concert aux œuvres de Marc-Antoine Charpentier. Et le prétexte était excellent pour remettre en lumière ce musicien trop méconnu, à qui « musique fut de si petit honneur et de si grande charge » et que la tyrannie lullyste écarta longtemps de la célébrité.

Nos préférences vont à ses compositions religieuses. Certes, M. Guy Lambert a bien fait de nous offrir de larges extraits de *Médée*, cette tragédie lyrique dont Thomas Corneille fit le livret et qui, en maints endroits, supporte la comparaison avec l'opéra lullyste ; mais j'en donnerais volontiers les plus beaux passages pour ce psaume jubilant et cet admirable répons des « leçons de ténèbres » dont M. Vessières a chanté la partie de basse solo avec tant de noblesse et de grandeur. L'offerte, la sonate à huit, ajoutaient à l'intérêt de ce concert auquel participaient encore, avec l'orchestre André Girard, Lucienne Marée, Flore Wend, Martha Angelica et Joseph Peyron. Manuel Rosenthal en assumait la direction ; non sans émotion, ce vigoureux défenseur de la musique contemporaine se penche, à son retour d'Amérique, sur un grand maître français du passé et y consacre toute sa ferveur, toute sa conscience.

La regrettée Claude Crussard a dressé la liste des œuvres de Marc-Antoine Charpentier : plus de soixante-dix psaumes et cantiques, onze messes, une centaine de motets, neuf « leçons de ténèbres », une trentaine « d'histoires sacrées », sans oublier les ouvertures et intermèdes pour le théâtre de Molière. Et la plupart de ces compositions demeurent encore inédites. On le voit, M. Guy Lambert a de quoi travailler, lui qui s'attache, désormais, à nous restituer M.-A. Charpentier.

L. Maurice-Amour.

VOUS NE FUMEREZ PLUS GRACE A FUMEX

RECOMMANDÉ PAR DES MILLIERS D'ATTESTATIONS ÉCRITES DE CLIENTS SATISFAITS ET RECONNAISSANTS

Le flacon CURE COMPLÈTE, franco contre versement de 450 fr. à notre Compte Chèque Postal : 613-38 Montpellier, ou contre remboursement de 490 francs.
LABORATOIRES FRIGEX, 37, rue Antoine-Guy, Millau (Aveyron)

UN DICTIONNAIRE DES LETTRES FRANÇAISES

Sous la direction de Mgr Georges Grente, de l'Académie française, un important ouvrage, fruit de quinze années de travail, commence à paraître. Il comprendra six volumes. Parmi les collaborateurs de ce dictionnaire des lettres françaises figurent MM. Albert Pauphilet, directeur de l'Ecole normale supérieure, Mgr Louis Pichard, de l'Institut catholique, M. Robert Barroux, archiviste de la Ville de Paris. Le premier volume, qui est en vente, est consacré au XVIe siècle, dont il donne une vue générale, suivie de substantiels articles sur tous les auteurs, d'une liste des œuvres et d'une bibliographie à jour.

COURRIER THÉATRAL

« La Mare aux canards »

Si une comédie de boulevard a pour propre de divertir, j'atteste que *la Mare aux canards,* représentée au théâtre des Variétés, est une excellente comédie de boulevard. Les rires autour de moi éclataient à plus d'une réplique. Ce n'est pas tous les jours, assurément, qu'une dame financièrement en difficulté voit entrer chez elle un monsieur qu'elle ne connaît pas et qui, possédant une fortune de neuf cent millions, lui propose de l'instituer sa légataire universelle. Une seule condition à cela : le visiteur inopiné veut se tuer chez son héritière. Ajoutez qu'il est fabricant de farces et attrapes et, à ce titre, le plus triste des hommes ; préparez-vous à voir paraître un prince d'Europe Centrale qui entretint la susdite héritière à ses moments perdus et qui en est à son sixième mariage fructueux. Il y a encore toute la famille de la dame, composée de l'oncle, d'un neveu, d'une nièce... Je renonce à conter plus avant. Cette suite d'inventions rocambolesques est jouée avec son feu habituel par l'extraordinaire Denise Grey, avec une bonhomie un peu fatiguée par Félix Oudart, avec une grâce mutine par Denise Provence, avec une conviction mitigée par Robert Murzeau. Grégoire Aslan joue le rôle du prince d'une façon aussi conventionnelle que son personnage. Mais le moyen de faire autrement ?

Y. G.

A PROPOS DES ARTS MÉNAGERS

Dans notre numéro 335, du 15 mars dernier, une erreur matérielle nous a fait ranger dans la catégorie des fers à repasser présentés par la maison Philips des appareils de prix variant de 21.000 à 32.600 francs. En réalité il ne s'agissait pas de fers à repasser, mais de *cireuses.*

D'autre part, on a pu supposer que des prix allant de 196.000 à 223.000 francs s'appliquaient à des réfrigérateurs de marque *Frigidaire,* de l'ordre de 120 litres environ. Or ces prix doivent s'entendre d'appareils de 190 litres, alors que les autres prix indiqués concernaient des réfrigérateurs d'un volume sensiblement inférieur.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Mgr Puech évêque de Carcassonne

Mgr Pierre-Marie Puech, qui occupait le poste d'évêque auxiliaire d'Albi, vient d'être élevé par le Saint-Père au siège épiscopal de Carcassonne. Né à Mazamet le 8 mars 1906, ordonné prêtre à Castres en 1930, il fut professeur puis supérieur du petit séminaire de cette ville jusqu'en 1947, date où il prit ses fonctions à Albi.

L'anniversaire de S. S. Pie XII

Une messe que présidait Mgr Feltin a été célébrée à Notre-Dame de Paris à l'occasion du soixante-seizième anniversaire du Saint-Père, qui coïncidait avec le treizième de son pontificat. Parmi les personnalités présentes on remarquait M. Martinaud-Deplat, garde des Sceaux, et M. Robert Schuman. Le général Campana représentait M. Vincent Auriol ; Mgr Roncalli assistait à la cérémonie.

Une Journée mondiale de l'enfance

A Paris également, le Comité de direction du bureau international catholique de l'enfance a tenu sa cinquième session. Il a pris, entre autres, la décision d'organiser une journée internationale de prières, au cours de laquelle tous les enfants du monde prieront pour la paix et pour que soit mis fin aux souffrances que des millions d'entre eux subissent du fait des guerres. Mgr Feltin présidait la séance de clôture.

Le R. P. Coulet fêté à Bordeaux

Le R. P. Coulet, qui depuis trente ans donne sur des sujets d'actualité de grandes conférences à la primatiale de Bordeaux, a fêté ses cinquante années de sacerdoce au cours d'une cérémonie présidée par S. Exc. Mgr Richaud, archevêque de Bordeaux.

L'Assemblée des cardinaux et archevêques de France

Les cardinaux et archevêques de France réunis dans les jardins de l'archevêché à l'issue de leur Assemblée. Les personnages assis (de g. à dr.) sont LL. EEm. NN. SS. Roques, archevêque de Rennes, Gerlier (Lyon), Liénart (Lille), Saliège (Toulouse), S. Exc. Mgr Roncalli, nonce apostolique. Debout derrière Mgr Garlier on reconnaît S. Exc. Mgr Feltin.

Les cardinaux et archevêques de France ont consacré leur assemblée annuelle, tenue à Paris, à l'étude des problèmes relatifs à l'initiation sexuelle et à la morale conjugale. Le communiqué publié à l'issue de leur réunion met l'accent sur les abus commis dans ce domaine par des romans, des revues ou des ouvrages d'information récents. Il rappelle « avec force aux parents leurs lourdes responsabilités d'éducateurs : ils ne sauraient s'y dérober, ni par une lâche abstention ni par un silence coupable, à l'heure où leurs enfants attendent d'eux, aux différentes étapes de la croissance, les explications légitimes ».

Le communiqué s'achève sur un appel aux jeunes foyers les conjurant de résister au courant d'immoralité qui menace les mœurs publiques et de promouvoir la restauration chrétienne de la patrie.

LES DISQUES NOUVEAUX

Les disques « longue durée » paraissent maintenant à un rythme accéléré. Voici le « Microsillon », préparé par la Voix de son maître, le « Minigroove » de Philips et son bébé, qui au lieu de tourner au ralenti, comme les précédents, à « 33 1/2 tours-minute », préfère galoper à la cadence de « 78 ».

Les électrophones actuels sont aménagés de manière à permettre l'audition des enregistrements d'hier et d'aujourd'hui. Une fiche à mettre dans la prise de courant, deux manettes à tourner et le discophile peut écouter à son gré soit une brève mélodie, soit une admirable *Messe* d'Igor Stravinski, reproduite sur un seul disque (la Voix de son maître). Double quintette à vent, chœurs d'hommes et de garçons, animés par le compositeur lui-même, mettent l'œuvre en valeur avec une grande pureté d'expression.

La *Ve Symphonie* de Beethoven apparaît maintenant soigneusement rangée dans un mince album qui conte en deux pages la vie de l'illustre maître de Bonn (Philips).

L'orchestre philharmonique de Berlin et le chef Eugen Jochum ont conjugué leurs efforts pour graver sur la cire et traduire en un seul disque tout ce chef-d'œuvre aux sonorités pleines, rondes, sans failles. L'auditeur peut vraiment se croire à un beau concert. N'est-ce pas le meilleur compliment à faire aux artistes et aux techniciens qui permettent d'aussi splendides réalisations ?

***

Maurice Ravel a puisé dans le folklore pour connaître *le Langage des fleurs,* qui est un de ses charmants ballets, trop rarement représenté. Il comprend des *Valses nobles et sentimentales,* dont le grand orchestre symphonique de l'I. N. R. belge vient de donner une excellente version sous la baguette de Franz André (Telefunken).

W.-L. Landowski.

NOTRE NOUVELLE COLLECTION

'Sélections d'Art'

VIENT DE PARAITRE

LES CHEFS-D'ŒUVRE DES MUSÉES DE BERLIN

Élégant album de planches hors texte constituant un recueil des tableaux reproduits par **France-Illustration** dans son numéro de Noël 1951.

TEXTE INÉDIT **D'ANDRÉ CHAMSON,** CONSERVATEUR DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS

Prix pour la France et l'Afrique du Nord : **1.800 francs,** franco de port.
Pour les territoires d'outre-mer et l'étranger, port en sus.
Pour nos abonnés, prix spécial de 1.600 francs.

PROCHAIN ALBUM :

COLLECTIONS PARTICULIÈRES

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE CLASSIQUE

EN PRÉPARATION

COLLECTIONS PARTICULIÈRES

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE MODERNE

ET

LE SIÈCLE DE LAURENT LE MAGNIFIQUE

Éditions France-Illustration, 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

SAMEDI-SOIR

L'HEBDOMADAIRE DE CLASSE

Coton imprimé
TRAITEMENT
"500"
ne se froisse pas
IMPRESSIONS DE LYON
MARQUE DÉPOSÉE
Impressions de Lyon
IMPRESSIONS DE LYON
Dessins exclusifs
CRÉATIONS DE LA
Sté Nle DES ÉTABLISSEMENTS
ISIDOR
36, RUE ÉTIENNE MARCEL
PARIS
ENVOI DE NOTRE COLLECTION

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

UNE MACHINE A CALCULER POUR LE PRIX D'UN STYLO

'UTILITÉ d'une machine à calculer ' n'est plus à démontrer ; aussi nos cteurs n'en seront-ils que plus intéssés d'apprendre que l'industrie ançaise met à leur disposition une achine à calculer « de poche » qui ur rendra les mêmes services, leur surera la même sécurité de fonconnement qu'une machine encomante. Il s'agit de la machine DDIATOR, qui effectue les quatre opétions avec une facilité et une simicité étonnantes. Garantie trois ans, ADDIATOR ne coûte que 3.300 francs. Tous les détails techniques figurent r la not. G. 5 (gratuite) à demander l'Usine, 114, r. Malbec, à Bordeaux.

DEUX ACCESSOIRES

réellement indispensables compléteront votre confort à bord de votre bateau.

a) La toilette porcelaine s'effaçant dans l'épaisseur de la cloison.

b) Le Kid (w.-c. de format réduit), offrant tous les avantages des grands. La même maison construit tous autres accessoires, tels que chaînes, ancres, compas, lochs, winches, etc.

Éts. Cl. BONNET ET FILS, 4, rue de la Bastille, Paris. Tél. : ARC. 95-00.

LE JEU DE NOTRE TEMPS

L'AUTOROUTE, le plus moderne des jeux de société, passionne petits et grands et leur apprend le code de la route. Facilite le succès au permis. (Médaille d'argent au Concours Lépine de Paris.)

Modèles de 1.690 à 5.900 francs. Demandez documentation illustrée à votre marchand de jouets ou aux Éditions Ed. Dujardin, à Arcachon (Gironde).

SURDITÉ VAINCUE

AMÉLIORATION progressive d'audition. Elimination de bourdonnements avec Micro-Tympan américain du docteur Reichmann, invisible, SANS PILE NI FIL. Notice discrète gratuite sans engagement, J. ROUFFET et Cie (service XF), 23, rue Saint-Michel, Menton (Alpes-Maritimes).

LE NOUVEAU CODE DE LA ROUTE

QU'EST-CE qui ne va pas dans la circulation en France ? *L'Automobile*, dans son numéro de mars, commence par faire le point sur *le Nouveau Code de la route*, qui sortira à Pâques, et apporte ses suggestions.

Au sommaire : Création de la Fédération des Écuries de France. — Règlement du championnat du monde « économie moyenne », organisé par *l'Automobile* et ouvert à tous les usagers. — Le compresseur et la voiture de série. — Tour sur la Volks Wagen, avec une planche technique. — Les prochaines 24 Heures du Mans. — Le problème des taxis à Paris, etc., soit 20 reportages, 150 photos.

En vente partout, à défaut contre 80 francs à *l'Automobile*, 8, rue de Milan, Paris (9e).

POUR LA 2 CV CITROËN

VOICI la malle arrière, dernière création SPEED, à laquelle s'ajoutent les enjoliveurs de roues, la gaine de volant et le pare-chocs. Sur le plan technique les ÉTABLISSEMENTS SPEED permettent une augmentation de puissance par leur type d'admission.

Pour tous renseignements : ÉTABLISSEMENTS BRISSONNET, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly. Tél. MAI. 87-40.

TARIFS D'ÉLECTRICITÉ

Au cours d'une conférence de presse, M. Gabriel Dessus, directeur-adjoint de l'exploitation de l'Electricité de France, a fait un très intéressant exposé sur la politique commerciale de l'E. D. F. et les aménagements de tarifs. Ces aménagements tarifaires correspondent à l'idée d'améliorer l'horaire d'utilisation de la puissance.

On comprend en effet qu'aux périodes de faible charge une marge importante de production est disponible, tandis que l'augmentation de la charge aux heures de pointe impose de nouveaux investissements. C'est à cette notion que répondent les réductions de tarifs pendant l'été, l'application de prix très bas pendant les heures creuses. D'autre part E. D. F. vient de consentir une réduction de 50 % pour l'éclairage commercial en basse tension quand la consommation annuelle dépasse 900 kWh. Cette mesure intéresse particulièrement les commerçants qui désirent prolonger le soir l'éclairage de leurs vitrines et de leurs enseignes.

A PROPOS DU PLAN SCHUMAN

La revue *Notre Europe*, éditée à Strasbourg, vient de publier un important numéro spécial entièrement consacré au plan Schuman et qui contient notamment le texte intégral du traité et un article du ministre des Affaires étrangères français.

La technique parfaite des couleurs obtenue par les grands éditeurs d'Art a trouvé un magnifique champ d'application dans la reproduction des chefs-d'œuvre de la peinture.

Le fac-similé d'une toile célèbre est devenu l'accessoire apprécié de la décoration murale des intérieurs : bureaux, ateliers, salons d'attente, etc.

Sur votre demande, PHOTOLUX vous soumettra un choix de sujets spécialement étudié à votre intention.

Pour renseignements, écrire à PHOTOLUX, 95, rue des Moulins, DIJON.

Domaine de Mauvanne

le Grand Rosé de Provence

se boit glacé en hiver et en été

Quelques Références :

MAXIM'S, CAFÉ DE PARIS, BERKELEY, DOUMEL, ASTOR, LE SELECT, AUBERGE DU FRUIT DÉFENDU, ETC....

A MONTE CARLO
GRAND HOTEL DE PARIS

A NEW-YORK
RESTAURANT TWENTY-ONE

Agents demandés :
s'adresser 23, rue Raynouard, Paris (XVIe).

TRANCHE SPÉCIALE DE PÂQUES

DEUX GROS LOTS 60 & 40 MILLIONS

La poule aux œufs d'or ça n'existe pas, mais il y a :

LA LOTERIE NATIONALE

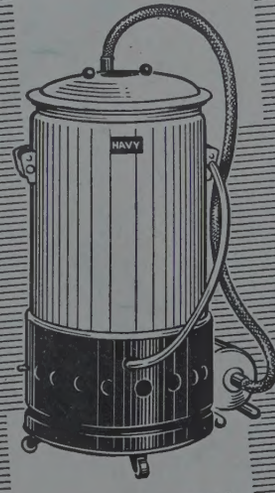
N.6

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude Me MALLET, Notaire au KREMLIN PAVillon libre à Ivry, 5, Rue L.-Selva. Jardin. Adjud. le 9 Avril, à 15 h. Mise à prix : 1.000.000 de fr. S'adresser à Me MALLET.

POURQUOI USER...

... SON LINGE puisque la machine HAVY lave par aérobrassage sans pièce mécanique en mouvement



GRACE A L'AIR SOUFFLÉ D'UN ASPIRATEUR MÉNAGER

MACHINE : 23.700 francs

ASPIRATEUR : 18.200 francs

GROS MODÈLE : HAVY LAVERIE 5 kgs par soufflerie spéciale (enfin une installation qui s'amortit).

ETS VIVENT 67, R. NATIONALE PARIS 13e

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale »

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.

APP 1 5 1952